H.P. Brodsky

Brodsky contre les Vieux de l'Olympe

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

H.P. Brodsky

Brodsky contre les Vieux de l'Olympe

© Le jardin d'Aphrodite - Février 2018

Sommaire

Une invitation sulfureuse **1**

Frère Brodsky **11**

Premiers ébats **21**

Le cercle des écrivains disparus **31**

Mâles barrés **41**

Zgeg-storming **51**

Olaf de Sinope VI **61**

Hank se déchaîne **69**

De Charybde en Scylla **77**

Final **87**

Une invitation sulfureuse

Dans lequel on verra le mystérieux Lioubov convaincre Brodsky de rejoindre sa secte en employant des moyens peu loyaux, et où l'on apprendra qu'un ange gardien très particulier veille sur notre héros.

— Alors, Brodsky ?

— Je sais pas...

C'était le début de l'été, le soir tombait, et il faisait bon. Nous étions assis au bord du lac du Coucou, dans la résidence secondaire d'un des plus gros actionnaires du *Jardin d'Aphrodite*, une maison d'édition de bouquins pour les obsédés sexuels. L'eau était limpide et on pouvait voir les poissons barboter comme des feignasses, bien gros et bien tranquilles, nul pêcheur n'ayant jamais eu le droit de s'installer sur les berges. J'avais le regard lointain, autant que je pouvais, et je sentais cet enfoiré de Lioubov qui m'observait à la dérobée, attendant que je cède.

— Je sais pas... Tu sais, les clubs, les associations, les confréries, enfin, tous ces machins où y a des tas de gens qui viennent faire des phrases et bavasser sur la littérature, c'est pas mon truc...

— Mais on ne fait pas que ça...

— Ouais, je sais, et je te vois venir : tu vas me parler des fameux week-ends détente. Comme aujourd'hui...

— Et des opportunités qui vont s'offrir à toi.

— Hé, Lioubov... J'ai pas besoin de ça pour tirer les gonzesses...

— Pour l'instant, non... Mais tu as quel âge, Brodsky ?

— Bientôt 51 piges.

— Et tu crois que ton zob va continuer indéfiniment à frétiller comme les gardons du lac ? Avoue... Y a des soirs de fatigue... et des nuits de déprime. On se dit « Merde, techniquement, j'ai jamais été aussi bon, mais je commence à manquer de souffle... » L'endurance n'est plus la même...

— Que tu crois, mec...

— Brodsky... Pas à moi... J'ai eu ton âge, crois-moi, je sais ce que c'est, je connais... Dans cinq ou six ans, si tu ne fais pas gaffe, c'est mort.

— T'es pas mort, toi... Alors pourquoi je mourrais, moi, hein ? Réponds donc à ça...

Lioubov eut un sourire quasi triomphant... Il m'amenait exactement là où il avait prévu...

— La confrérie... et ses secrets. Je ne peux pas t'en dire plus, Brod'. Faut que tu frappes à la porte.

— Ouais, on dirait un charlatan essayant de vendre des grigris pour guérir l'impuissance. Mais une dernière fois, mec, j'ai pas besoin de ça...

Comme par magie, Inanna et Charline apparurent derrière nous. Elles n'avaient gardé que le haut de leur maillot de bain pour faire bronzette, et n'avaient pas changé de tenue malgré le soleil couchant. Inanna vint s'assoir sur les genoux de Lioubov tandis que Charline entreprenait de lui masser les épaules. J'eus un début d'érection que je décidai de cacher.

— Tu vas nous laisser t'attendre encore longtemps, ô Grand Maître de nos ébats nocturnes ? miaula Inanna...

— Allons, les filles, si vous alliez rejoindre notre hôte ? Je suis certain qu'il saura vous combler de la même façon. Moi, j'essaie de convaincre Brodsky de se joindre à notre communauté...

— Ooooh... susurra Charline, bienvenue, beau gosse... On va bien s'amuser aussi avec toi, j'en suis certaine.

— Les filles, à la maison. J'ai dit !

— Mais... il est déjà en affaire avec Lizzy et Radagast... et moi, j'ai envie d'une gâterie...

— Bon, d'accord les filles, mais rapide alors... Tu m'en veux pas Brodsky ? Je vais te demander un petit quart d'heure...

Je me levai et décidai de rentrer à l'intérieur de la villa. Non mais... Pour qui il se prenait, ce vieux bouc avec ses nymphettes ? Pour le dieu Pan ? Inanna au pipeau et Charline à la flûte ? Et on s'affichait comme ça, devant moi, en me laissant supposer qu'une fois signé je ne sais quel contrat plus ou moins bidon, j'aurai le droit de jouir à mon tour des faveurs de ces drôlesses ? Je décidai de récupérer mes affaires vite fait et de rentrer chez moi.

En arrivant près de la villa, j'entendis des cris ahurissants, tout simplement ahurissants... C'était Lizzy... prise en sandwich entre le Seigneur du Lac du Coucou en peignoir à rayures, et Radagast qui avait revêtu pour l'occasion son costume de cosmonaute vintage. J'étais pétrifié... Je regardais tout ça avec des yeux exorbités et une érection cette fois au maximum lorsque la main de Lioubov se posa sur mon épaule et me fit sursauter.

— Alors, on se rince les yeux...

— Tu as déjà fini avec tes deux succubes, Lioubov ?

— Je n'ai jamais fini, Brodsky... mais j'ai eu pitié de toi. Je leur ai dit que nous devions vraiment parler sérieusement, et je les convaincues d'honorer Sapho...

— Hein ?

— Regarde...

Charline, les yeux à demi ouverts, était en train de se faire brouter le minou par sa partenaire de jeu. Elle nous vit, mon érection et moi, et nous fit signe de les rejoindre... Je n'y tenais plus, je m'élançai. Mais Lioubov me retint... fermement.

— Tout à l'heure, camarade... Après notre petite cérémonie. Si tu acceptes, bien entendu.

— Si j'accepte quoi ?

— Viens avec moi...

⋆

Radagast ouvre la porte de la cellule et me fait signe d'entrer. Il fait sombre là-dedans. C'est juste éclairé par une petite loupiote... Il y a une petite table avec une tête de mort et un godemiché posés dessus. Et une dizaine de feuilles de papier.

— Ça va ? Tu n'as pas peur ? Tu es prêt ?

— Ça va, vieux... Je savais ce qui m'attendait. Mais pourquoi ce godemiché ?

— Tout est symbolique, tu te souviens ?

— Oui, et...

— Il a été fabriqué sur le moulage d'origine du sexe d'Eddie Barclay.

— Pourquoi ?

— Il était membre de la confrérie.

— Je vois : c'est un membre... à vie, désormais.

— T'es vraiment con, Brodsky !

— J'essaie d'apporter un peu de mon humour lumineux afin d'éclairer cette pièce, camarade. Parce qu'écrire mon testament spirituel à la lumière de cette loupiote, ça ne va pas être facile.

— Plains-toi... De mon temps, on faisait ça à la bougie.

— Tu es si vieux que ça ?

— Normalement, on aurait dû rester à la bougie... Mais les filles avaient vraiment trop la trouille, alors...

— Putain, qu'est-ce que j'aurais aimé voir leur tête le jour où tu les as amenées ici !

— Hé-hé, tu m'étonnes... Inanna pleurait, et Lizzy cherchait où on avait planqué les chaînes...

— Et Charline ?

— Oh, Charline... Elle était comme toi, elle faisait la fière... Allez, je t'enferme ; à tout à l'heure.

— Combien de temps ?

— Le temps que tu écrives ton testament.

— Ça ne va pas prendre des heures.

— Ben, prends ton temps quand même. Il faut qu'on prépare tout, là-haut.

— Putain... Dis-moi : c'est quoi, ce « Grand Secret » dont Lioubov m'a parlé ?

— C'est « Le Grand Secret » ; pas le droit d'en parler pour l'instant. Et ne te plains pas, parce qu'avant on n'avait pas le droit de savoir avant d'atteindre le 666e degré.

— Hum... 666, le nombre de *La Bête* ?

— Ouais, mon pote...

— Tu veux dire que je viens d'accepter d'entrer dans un truc sataniste ?

— Luciférien. Lucifer, le porteur de Lumière ; un avatar de Prométhée qui a volé la lumière des dieux de l'Olympe pour l'apporter aux hommes.

— Ouais, vu comme ça, je peux admettre...

— Et puis, il y a Lucie...

— Lucie ?

— Lucie fait rien : elle s'allonge, et c'est toi qui fais tout.

— Putain, Rad', c'est quoi cet humour à la con ?

— Allez, Brodsky, je te laisse. Je ferme la porte.

Et voilà, j'y étais... Lioubov avait réussi son coup. J'allais rejoindre leur putain de secte, juste pour pouvoir niquer un peu plus souvent. Mais merde, comment résister... je venais de passer une journée entière avec des tas de nichons sous les yeux et des petits culs toujours en train de se tortiller, et Lioubov me l'avait juré – et j'en avais été le témoin – les membres de la secte, malgré leur âge plus que canonique pour certains, NE DÉBANDAIENT PAS. CES PUTAIN DE VIEUX SATYRES NE DÉBANDAIENT JAMAIS !

Alors, le Grand Secret, je voulais le connaître moi aussi, et en profiter... et m'enfiler les filles, toutes, une par une d'abord, puis toutes en même temps ensuite. Et si pour ça il fallait que je rédige mon testament spirituel dans une cellule maçonnique, ben j'allais le faire, et accepter tout leur cérémonial. Finalement, je me rendais compte que ça m'amusait.

Je pris les feuilles de papier, la plume d'oie qu'on avait mise à ma disposition, et... pas d'encrier. Ces couillons avaient oublié de me filer un encrier ! Comment donc allais-je bien pouvoir faire pour écrire leur putain de confession à la con ?

⋆

Soudain, le bruit d'une respiration me fit sursauter. Je me retournai, affolé, et je le vis, LUI, mon ange gardien, celui qui depuis le début de ma grande carrière d'écrivain maudit ne m'avait jamais lâché. Il était là, devant moi, en ectoplasme et sans os...

— Hank ? Putain, vieux, tu m'as fais peur... Qu'est-ce que tu fous là ?

— Et toi, qu'est-ce que tu fous là ?

— Ben, tu vois bien : j'ai trouvé un plan pour baiser à satiété.

— T'as pas besoin de ça, Brodsky ! On est des princes, toi et moi... On a jamais eu besoin de ça.

— Parle pour toi, Hank. De ton temps, c'était plus facile...

— Avec ma gueule ? Tu crois que ça a toujours été facile ? Et puis, si c'était facile, ça rimerait à quoi ? Séduire et baiser, oui... Mais sans tricher, sans avoir recours à tous ces machins.

— Tu te fous de ma gueule ? Tu veux que je te cite toutes ces putains d'histoires où tu racontes comment tu as fait appel à tous les trucs possibles et imaginables pour arriver à tes fins ?

— Mouais... Ça se discute. Tu comptes faire quoi ?

— Ben, je ne sais pas ; y a pas d'encrier, je peux pas rédiger mon testament...

— Avec ton sang.

— Hein ?

— Impressionne-les ; montre-leur que tu as des roubignoles en acier. Ils ont oublié l'encre ? Écris avec ton sang. Montre-leur que tu es le meilleur, que rien ne t'arrête.

— Mais je peux pas faire ça...

— Pourquoi ?

— Ben, tu sais bien... La vue du sang...

— Putain, mais t'es vraiment une gonzesse, Brodsky ! La vue du sang t'effraie ?

— Pas la vue du sang : la vue de MON sang. Le sang des autres, j'en ai rien à battre. Mais mon sang, il est à moi, merde !

— Passe-moi ta plume, crétin...

— Pourquoi, Hank ?

— Passe-moi ta plume, je te dis...

Je la lui passe. Il la plante dans sa main et le sang se met à gicler.

— Maintenant, tu la trempes là-dedans et tu écris.

— Merci, Hank, t'es vraiment un frère...

— Je te sauve la vie, surtout : leur objectif, c'était que tu écrives avec ton sang à toi. Tu aurais ainsi été lié à eux par une forme de magie incontrôlable. Là, ils ne pourront rien contre toi.

— Mais, et toi ?

— Moi ? Mais ils ne peuvent plus rien contre moi depuis longtemps : je suis mort et enterré. Et condamné pour mes péchés à veiller sur ta sale gueule. Tu me fais chier, Brodsky... Tu ne fais que des conneries, et il faut toujours que je me démène pour te tirer des situations à la con dans lesquelles tu te vautres en permanence.

— Tu crois vraiment que tous ces gens sont mauvais ?

— Je crois que tu es en train de te foutre dans une belle merde... mais je crois aussi qu'on va bien se marrer, toi et moi, et qu'on va retourner la situation à notre avantage.

— Explique...

— Ben, tu vas faire tout ce qu'ils te disent, et tu vas pouvoir bientôt baiser comme jamais. Et au moment de payer... ben, le contrat ne sera pas valable, puisque ce ne sera pas ton sang qui se trouvera sur la confession.

— Peut-être que tu te trompes à leur sujet, Hank...

— Peut-être que tu es vraiment irrécupérable, Brodsky. Allez, écris. Dépêche-toi, ils seront là dans pas longtemps.

⋆

C'était l'heure...

J'étais devant la petite porte en bois de chêne derrière laquelle toute ma vie était censée basculer définitivement. Cette fois, c'était Charline qui m'accompagnait. Elle portait une robe aussi moulante qu'écarlate, avec un décolleté tentateur, qui mettait son mignon petit boule en valeur... Rouge à lèvres assorti à la robe, et maquillage envoûtant... J'étais envoûté.

— Il faut que tu acceptes que je te bande les yeux, Brodsky. Et que je te lie les poignets.

— C'est obligé ?

— C'est rituel. Ne flippe pas comme ça...

— Bon, ben vas-y...

— Tu dois dire « J'accepte. »

— C'est rituel aussi, je suppose ?

— Non, c'est pour la charte.

— Hein ?

— Tu comprendras une fois à l'intérieur...

Je la laissai faire. De toute façon, je bandais comme un Turc (enfin, on se calme, hein, j'ai jamais vu bander un Turc...) et elle aurait pu m'emmener pareillement à la guillotine que ça aurait été pareil. Putain de faiblesse masculine ! Quand je pense qu'il y a des imbéciles qui prétendent que nos muscles sont suffisants pour qu'on puisse se défendre... Le problème, en réalité, dans ces cas-là c'est

le cerveau. Il a besoin de sang pour turbiner ; et quand le sang se trouve dans la queue, ben forcément, on turbine moins.

J'entendis la porte s'ouvrir en grinçant, comme dans les thrillers. J'avançai dans l'obscurité créée par le masque qui me bandait les yeux, guidé par Charline. Elle me dit de stopper et me lâcha le bras. Putain, j'en menais pas large, je vous jure... Privation sensorielle, même partielle, quelle horreur !

Frère Brodsky

Où l'on voit Brodsky rencontrer un œil bien étrange, apprendre qu'il est le descendant d'un dieu de l'Olympe, et devoir choisir entre trois femmes plus belles les unes que les autres...

— Aspirant, quel est ton nom ? retentit une voix forte qui me sembla être celle de Lioubov.

— C'est à moi que vous parlez ?

— Aspirant, quel est ton nom ?

— Brodsky. Simon Brodsky.

— Que viens-tu chercher parmi nous ?

— Je veux niq... euh, je viens chercher la Lumière de la Vérité et la connaissance du Grand Secret de l'Univers.

— As-tu rédigé ton testament spirituel ?

— Oui.

— Donne-le-nous.

Je le sortis de ma poche, et quelqu'un que je ne pouvais pas voir s'en empara.

— Qu'on lui donne la Lumière !

On m'ôta le masque.

Je me trouvais au centre d'une pièce lumineuse, avec un tas de gens assis sur des fauteuils installés sur des gradins, tous dans des tenues étranges. Les mecs étaient torse nu, avec juste un petit

tablier de cuir autour de la taille, orné d'un triangle isocèle à l'envers avec au centre un œil. Le même triangle, avec le même œil se trouvait au-dessus. Cet œil était vachement étrange... Ce n'était pas l'œil habituel que l'on peut voir dans les loges maçonniques. Il avait quelque chose de plus : il semblait... « coquin ».

Les femmes, elles, étaient toutes dans des tenues invitant aux divers et variés jeux de l'amour. Je vous ai décrit Charline ; mais Inanna, dans son petit voile blanc transparent et vaporeux, ressemblait à une des vierges promises par les livres saints. Quant à Lizzy, elle contrastait comme on pouvait s'y attendre avec son ensemble de latex noir et sa crinière blonde qui descendait jusqu'à ses fesses sublimes.

Lioubov se tourna alors vers l'œil coquin qui se trouvait derrière lui, exhiba cérémonieusement le testament et implora :

— Ô, Œil Coquin, toi qui depuis toujours sondes les âmes et les cœurs de notre Loge si parfaite, acceptes-tu de valider ce testament spirituel ?

L'œil s'anima soudain et scruta impitoyablement le document. On entendit un petit grésillement, puis il finit par déclarer :

— Ce testament est compatible avec notre Sainte Charte, et l'aspirant a respecté toutes les règles de la Loge. Qu'on lui délie les mains, et que l'Initiation commence.

Une musique religieuse retentit alors dans toute la pièce tandis que Charline me déliait les mains. Avant de retourner à sa place, elle me glissa tout bas à l'oreille :

— Je te préviens : tu as intérêt à me choisir...

— Choisir pour quoi ?

— T'as intérêt, c'est tout.

Le chevalier Goumi du Lac remplaça Lioubov sur l'estrade et se plaça devant le micro. J'avais pas remarqué, mais le micro avait la forme d'une bite. En fait, si on y faisait attention, tout le design de la salle avait le sexe pour thème. C'était subtil, agréablement

conçu, mais c'était clair : on était bien dans une sorte de lupanar géant. Le chevalier commença son oraison :

— Frères et Sœurs, Dieux et Déesses, Mortels et Immortels qui vous trouvez parmi nous, méditons notre Histoire... Quand les suppôts du dieu unique eurent vaincu nos aïeux olympiens, quelques-uns d'entre nous trouvèrent refuge au milieu des hommes en espérant que ces derniers se souviendraient des bontés dont ils les avaient comblés durant des siècles. Mais tout ce qui est unique est par nature totalitaire ; aussi le dieu-colère des Juifs, même drapé du manteau de Pardon par les chrétiens, ou de celui de la Clémence et de la Miséricorde chez les disciples de Mahomet, a toujours été et restera toujours un dieu tyrannique, intransigeant, jaloux des arts qui représentent autre chose que lui-même, ennemi de l'Amour, de la Nature et de ses créatures enchantées. Ce dieu est notre ennemi ! Ce dieu qui ravage aujourd'hui le monde, qui demande aux hommes de mourir pour lui, doit être anéanti. Cela viendra un jour, mes Frères et mes Sœurs... mais les temps ne sont pas encore venus.

Bon, jusque là on était dans ce que j'imaginais au départ, le discours franc-mac' type. Dieu est un enfoiré et c'est nous qu'on est les plus intelligents et qu'il faut écouter. On est la Vérité, la Lumière et la Vie. Bref, on n'aime pas Dieu parce qu'on veut juste lui piquer sa place, et on s'invente des origines extraordinaires pour épater les couillons. Au choix, on peut descendre des derniers Templiers, des premiers Extraterrestres, de la treizième Tribu, mais jamais du Dernier des Cons, ce qui pourtant aurait le mérite de mieux cerner le niveau culturel des prétendants à l'entrée. Bon, là, on était des descendants des dieux olympiens. Pourquoi pas... Je dois dire que c'était marrant ; ça avait de la gueule, et j'attendais qu'arrivent les muses, les vestales, et toutes ces petites salopes légèrement vêtues pour que la fête puisse enfin vraiment commencer. Mais le chevalier continuait son discours, et je comprenais bien qu'on avait pas fini la cérémonie. J'eus un peu honte quand même... parce que

finalement, tout ce cirque était pour MOI, que c'était en l'honneur de ma gueule À MOI que tout le monde se baladait quasiment à poil, et que quand même, la moindre des politesses, c'était de prêter attention à ce qui se passait autour de moi.

— Il est temps, Frères et Sœurs Olympiens, d'accueillir parmi nous notre nouveau membre, j'ai nommé Simon Brodsky, écrivain dont la renommée a traversé les frontières et qui nous rejoint auréolé d'une gloire mille fois méritée. Ses romans, ses nouvelles, sa poésie sont des joyaux qui seront bientôt classés au patrimoine mondial de l'Humanité. Mais tout cela n'est pas un hasard, car Brodsky est bien plus que Brodsky : il est notre Frère, depuis toujours, et jusqu'à ce jour il l'ignorait. Comme avant la Grande Révélation chacun d'entre nous ignorait sa véritable nature... Oui, Lioubov, tu ignorais toi aussi que tu étais fils de Zeus ; et toi, Radagast, tu ignorais que Hadès fut ton père... Inanna, fille d'Artémis, Lizzy, fille d'Athéna ; et toi, Charline, la plus belle d'entre toutes puisque fille d'Aphrodite. Toutes et tous ici présents êtes les filles ou les fils d'un de nos magnifiques ancêtres olympiens, et à ce titre vous avez reçu tous les dons de vos illustres aïeux. De qui es-tu le descendant, Simon Brodsky ? Voici venu le moment de le savoir !

Là, j'avoue qu'il était fort, le bougre. Même si c'était une histoire à dormir debout, faut avouer que c'était bien raconté. Bon, fallait juste être totalement ignorant pour tomber dans le panneau. Juste un truc, comme ça, qui ne tenait pas debout deux secondes : fille d'Artémis ? Hé-hé... cette conne était pucelle. La fille d'Artémis, c'était aussi crédible que le fils de la Vierge Marie... Mais c'est comme ça : les religieux adorent les vierges. Et les autres adorent les verges... Moi, je me suis toujours méfié des vierges adorant les verges, surtout la mienne. Elles se ruent là-dessus comme des affamés sur un MacDo et te l'attrapent à pleine main comme s'il s'agissait d'un vulgaire bâton de berger. Sauf que même si elle est énorme, dure et ferme... elle est sensible, et VIVANTE, merde ! Faut être gentil avec elle, lui parler doucement, avoir des mots délicats...

Bref, seules les femmes d'expérience savent VRAIMENT se servir d'un braquemart comme le mien. Je possède comme qui dirait la Rolls des quéquettes, et une Rolls, ça ne se conduit pas comme une Simca 1000.

On apporta une urne noire sur l'autel, et le chevalier du Lac y enferma mon testament. Puis il le présenta en offrande à l'Œil Coquin au-dessus de lui et entama une étrange psalmodie du type « Sikanjav' encetur ecule komen komen komen vetuq uejeten Kull. » Une langue inconnue pour moi qui ne parle que le français ; j'optai pour le grec. Du grec très ancien...

— Ô Œil Coquin, Oracle des Oracles, Protecteur Intransigeant de la Sainte Charte, Toi qui vois tout, Toi qui sais tout, peux-Tu nous dire de qui Brodsky est le fils bienheureux ?

— Oui, je le peux.

— Nous T'écoutons, ô Œil Coquin, incarnation de la Sagesse, du Discernement et de la Compassion.

— Brodsky est bien le fils d'un Olympien... Et pourtant, je sens quelque chose d'étrange en lui.

— Parle, ô Œil Coquin, Toi qui possèdes la Science Infuse et un iPhone 8.

— Je fonde mon oracle à partir de son ADN. Sur les traces qu'il a laissées sur le papier et le sang avec lequel il a écrit. Or, les choses ne sont pas claires. Certains éléments le définissent comme le fils d'Apollon, mais d'autres comme celui de Dionysos.

— Comment cela est-il possible, ô Œil Coquin, Toi qui gouvernes le Soleil et gares ta Mercedes sur les passages cloutés ?

— J'ai trouvé ! Brodsky est le descendant du produit d'une partouze olympienne, certainement celle ayant eu lieu en l'an 2598 avant le fils du dieu fasciste, et dont tous les poètes ont parlé, jusqu'à Victor Hugo.

— Nous pouvons donc désormais appeler Simon Brodsky par le nom de Frère ?

— Vous le pouvez, car il est écrit : « Ce qui n'est pas Hors Charte est accepté au sein de notre Confrérie. »

Un tonnerre d'applaudissements retentit soudain. Tout le monde était debout et criait quelque chose que l'écho de la salle m'empêchait de bien comprendre... Petit à petit cependant, cela finit par être clair : mes nouveaux Frères criaient « LE CHOIX, LE CHOIX, LE CHOIX... » Le choix de quoi ?

Ce fut alors au tour de Radagast de s'emparer du micro :

— Frère Brodsky, voici maintenant le moment que tous ici attendent. Nos trois initiatrices vont venir vers toi et te proposer de te guider durant un an. Tu apprendras avec celle de ton choix tous les secrets de l'Amour, et ton orientation sexuelle sera ainsi totalement épanouie. Les voici qui s'avancent vers toi... Écoute-les bien, et fais ton choix.

Inanna s'approcha la première. Elle était plus belle que jamais dans son petit voile vaporeux. On pouvait au travers deviner la douceur de ses petits seins lourds qui pointaient et réclamaient les caresses de mes mains.

— Choisis-moi, Brodsky, et tu seras heureux. Je t'apprendrai ce qu'est l'amour d'une femme. Tu sauras ce que signifie être choyé par une amante, être câliné par une femme qui se dévouera à ton bonheur, qui apportera le bonheur dans ton foyer, et auprès de laquelle tu pourras vivre éternellement heureux.

Étrange... À aucun moment elle n'avait parlé de faire des pirouettes, et pourtant elle avait touché une corde sensible. Ouais... C'est vrai que je commençais à en avoir ma claque de courir d'une gonzesse à l'autre, de me faire larguer par des dindes, posséder par des grues, ou de me faire chier avec des connes dont la superficialité était ce qu'elles avaient de plus profond. Inanna me proposait somme toute une vie plan-plan, assis dans mon canapé à regarder des films à la con en me prélassant avec ma bière... Ça avait l'air très bête, et pourtant, dans sa manière de le vivre, cela ressemblait quand même sacrément à du bonheur.

C'est alors que Lizzy se planta devant moi sur ses 14 centimètres de talons aiguilles :

— Cesse de réfléchir, mon pauvre Brodsky, et viens te soumettre à la caresse de mon fouet. Avec moi, tu découvriras combien l'obéissance est reposante, et combien il est facile de jouir dans la souffrance. Je suis une Déesse insatiable, et je ne serai jamais satisfaite de tes pitoyables performances. Tu ressembles à un tigre, et j'aime dompter les bêtes sauvages. Je te promets des jours entiers de jouissances... Agenouille-toi, esclave !

Oups... Elle me défiait, cette conne ! J'avais bien envie de répondre au défi. On se serait battus, et pas sûr qu'elle aurait gagné. Franchement, ça me démangeait d'aller voir ça de plus près... Des journées entières de jouissances, pendant un an... putain, j'étais venu pour ça ! Elle avait raison, la démone : Ne jamais perdre de vue son objectif. Ce fut alors au tour de Charline de prendre la parole :

— Viens, Brodsky... Je t'apprendrai l'amour. La douceur de nos corps qui se mélangent, ma langue fouillant ta bouche avec avidité, tes doigts caressant ma chatte, mes ongles griffant ta peau... Je ferai de tes nuits des feux d'artifice, et de tes jours un océan de caresses et de tendresse... Sens comme je sens bon, Brodsky, vois comme ma peau est douce... Tu n'as jamais connu l'amour, le vrai, celui qu'on ne vit qu'une seule fois. Je te l'offrirai. Pendant une année entière... et jamais tu n'oublieras.

Putain, là, j'avais la totalité du corps en éveil... Envie de la bouffer toute crue, là, comme ça, devant tout le monde. Je sentais les effluves de son parfum... J'avais envie d'elle... J'ouvris la bouche pour répondre quand soudain une voix résonna dans ma tête :

« Allô Brodsky, c'est Hank. »

— Hein ?

« Ferme ta gueule et pose pas de questions. Tu peux pas me voir mais je suis là. Pour répondre, contente-toi de penser. Compris ?

— Ouais...

— Te fais pas couillonner, "Frère". Le piège, c'est ça.

— C'est quoi ?

— Le choix. Rappelle-toi Pâris, les trois salopes et la pomme d'or ; ça débouche sur quoi ?

— Sur la guerre de Troie.

— Ben ouais, mon pote. Si tu en choisis une, tu auras les deux autres sur le dos... et elles te pourriront la vie.

— Ça n'a pas l'air d'être le cas pour les autres...

— T'en sais rien, mec... Pourquoi tu crois qu'elles sont toujours collées l'une à l'autre ? Elles se détestent, je te dis.

— On pourrait peut-être arranger ça...

— Comment ?

— Laisse-moi faire, j'ai mon idée...

— NOOOON, Brodsky, tu vas encore faire une connerie ! Ne fais rien, tu entends ? Ne fais ri... »

bip-bip – fin de communication – bip-bip

— BRODSKYYYYY !

Je me retournai vers Radagast et levai la main pour prendre la parole, qui bien entendu me fut donnée immédiatement. Toute l'assistance était suspendue à mes lèvres... C'était pas si souvent ; j'en profitai un peu.

— Ô, Grand Radagast, puis-je faire une requête ?

— Nous t'écoutons, Frère Brodsky.

— Eh bien, l'Œil Coquin a affirmé que je portais en moi les gênes de plusieurs Olympiens, ce qui rend par définition mon orientation sexuelle difficilement contrôlable. Or, chacune de ces trois Déesses ne peut m'offrir qu'une facette de l'amour, ce qui suffit, je l'admets, à la plupart d'entre nous. Mais... un Olympien n'a pas le droit d'échouer. Et choisir l'une d'entre elles serait inévitablement courir à l'échec.

— Et pourtant, Frère Brodsky, la Sainte Charte de notre Loge est claire : tu ne peux pas refuser cette année d'initiation.

— Je ne refuse pas, Frère Radagast.
— Alors laquelle choisis-tu ?
— Je choisis les trois.

Premiers ébats

Où, après une attente interminable, le lecteur pourra assister aux premiers ébats de nos héros, mais en sera pour ses frais dès lors que sera abordé l'épineux problème de la sodomie.

Bon, ça a couiné un peu, je ne vais pas vous le cacher ; mais une fois interrogé l'Œil Coquin sur ce que préconisait la Sainte Charte, ma requête fut acceptée. Et là, lecteur de mon cœur, tu te dis que ça y est enfin, il était temps : on va parler de cul, je vais pouvoir te narrer une de ces scènes qui te font baver et pour lesquelles tu squattes les locaux de la taule du soir au petit matin. Moi aussi, je me disais ça... Je frétillais dans mon calbute, prêt à dresser les couleurs, à charger tel un lancier du Bengale et à défoncer toutes les portes de châteaux-forts, tous les bunkers allemands, tous les coffres-forts suisses et toutes les petits chattes en chaleur qui commettraient l'imprudence de miauler en admirant mon totem sans tabou.

Hélas, je vis alors arriver Lioubov accompagné d'un gus étrange ressemblant à l'acteur Philippe Léotard, au regard pénétrant et intelligent (ce qui laissait entendre qu'il ne pénétrait pas partout sans permission), et qu'il me présenta sous le nom de HPS.

— Ah, Monsieur Brodsky, quelle joie de vous rencontrer, s'exclama-t-il en me broyant la main, j'adore tout ce que vous faites !

Alors là... Si vous saviez le nombre de gens qui adôôôôrent ce qu'on fait mais qui sont incapables de savoir si vous êtes écrivain ou footballeur ! Il commençait mal, le HPS... En plus, il m'avait broyé la main. Je déteste les gens qui se croient obligés de vous réduire les articulations en poudre sous prétexte de vous montrer qu'ils sont chaleureux. En réalité, ils essaient juste de vous impressionner, de montrer leurs muscles, de faire un peu viril... Et ça, mes zamours, être à ce point démonstratif, ça cache toujours quelque chose.

— Moi aussi, répondis-je.

— Hein ? Vous me connaissez ?

— Non. Je veux dire : moi aussi, j'adore ce que je fais. J'ai toujours voulu être un écrivain reconnu, célèbre, adoré par les gens intelligents, désiré par les femmes, détesté par Télérama et ses abonnés ; c'est quand même plus bandant qu'être informaticien, vous ne trouvez pas ?

— Euh...

Bon, j'avoue que là, j'avais été un peu limite. Je savais qu'il était informaticien et qu'il faisait partie du Comité de Direction de la boîte. Il avait retardé la parution d'une de mes nouvelles, un jour, après en avoir compté le nombre de signes. Et comme je m'en agaçais, quelqu'un m'avait répondu « Oh, tu sais, HPS, il est comme ça. Cool, mais rigoureux... Déformation professionnelle : il est informaticien. » Alors forcément, le mec se pointe, me dit qu'il adôôôôre ce que je fais en me broyant les articulations, et pan, faut que je me rebiffe.

— Sincèrement, qu'il reprend, vous écrivez des chansons remarquables. Mais je trouve que vous devriez essayer de les chanter vous-même.

— Hein ?

— Ouais... Je vous vois assez bien avec une guitare et un chapeau, genre Danyel Gérard dans les années 60. Bon, ça fait pas « jeune », bien sûr, mais ça vous irait bien.

Putain d'enfoiré ! Où donc a-t-il été péché ces informations ? Parce que oui, j'ai fait des essais et des maquettes de chansons, déguisé avec un chapeau sur la tête. Mais ce sont des trucs secrets, des vidéos planquées dans les limbes de la toile... Protégés par des codes et des mots de passe du genre xfretyudh45

On avait donc monté une expédition avec une équipe de tournage, six filles canon – dont la propre femme de Rocky – et on lui avait montré ce qu'était capable de faire un étalon made in France. Mais bon... Tout ça, c'était avant ; et surtout, c'était privé ! Imaginer que le HPS en question ait pu se rincer l'œil, et surtout commencer à constituer un dossier sur ma petite personne, ça filait des frissons.

On s'est défiés du regard... Le sien pétillait de malice. Il était sûr de lui. Mouais... « Un point pour toi, mon bonhomme. Mais tu ne perds rien pour attendre. »

« Bon, dis-je à moi-même (car je me parle souvent à moi-même : j'adore ma conversation, même si parfois je m'engueule un peu pour cause de désaccord interne. Jules César faisait ça, et Machiavel aussi, et madame Trocmé, ma concierge ; mais elle, personne ne la connaît, ce qui est injuste. Mais la vie est injuste...) »

Où en étais-je de toutes ces conneries... Ah oui : « Bon, dis-je à moi-même, maintenant qu'on m'a présenté le Docteur Mabuse, alias HPS, alias le méchant de l'histoire, on va peut-être pouvoir passer aux choses sérieuses... » Que nenni, lecteurs de mon cœur, car c'était désormais l'heure des agapes.

Ça a duré des heures... Il a fallu boire du nectar et de l'ambroisie, avaler des feuilles de vigne, du tsatsiki et danser le sirtaki... Puis, surprise, le barde Favasso a pris sa lyre et nous a chanté Le grand incendie de Rome de Caius Aénobarbus Néron version Peter Ustinov dans Quo Vadis : « Ohoooo, turbulentes flaaaames... Ohoooo, ô Forces Divines... » Forcément, la comtesse de Mortecouille a voulu rapper, et on a eu droit à sa poésie urbaine : « Oh z'y va, t'en va pas, r'garde-moi, qu'est-ce que t'as, passe une teuf, y a ma meuf,

chez les keufs... » Et ça a duré comme ça pendant des heures, et des heures, et des heures...

Le vin, plus la fatigue, plus les émotions, plus les nuits blanches précédentes, toutes ces nuits blanches passées à écrire ces putain de bouquins que tu adores, ô lecteur, ô tyran, tout cela faisait que je commençais vraiment à avoir envie de m'endormir... Je n'étais pas le seul, d'ailleurs ; certains même ronflaient déjà, allongés sur les sofas et les canapés mis à disposition, le tout dans un décor d'orgie romaine où tout était crédible, remarquablement proche de la réalité historique, sauf qu'on baisait pas... J'ai fermé les yeux.

⋆

Quand je les ai rouverts, j'étais dans mon lit, seul, dans la chambre qu'on avait mise à ma disposition dans la maison au bord du lac du Coucou. Seul ? Enfin, pas tout à fait : Hank était là, qui me regardait, assis dans un fauteuil, une bouteille de sky à la main.

— Ça va, Brodsky, t'as bien dormi ?

— Mouais, Hank... Il est quelle heure, dis-moi.

— Pas loin de 17 heures. Et elles vont pas tarder à rappliquer.

— Qui ça ?

— T'as déjà oublié ? Tes trois femmes, crétin ! Une, c'est déjà trop ; un an, c'est déjà trop long. Mais toi, il faut que tu signes pour trois casse-couilles à l'année. Mais qu'est-ce que t'as dans le crâne, putain !

— Ben, on va s'en payer une bonne tranche, toi et moi...

— Ouais, bien sûr, tu vas te taper les trois, et moi je vais zieuter et m'astiquer le poireau en te regardant. Ensuite, quand t'auras les valseuses lourdes comme des balles de ping-pong, tu seras crevé et tu viendras pleurnicher que t'arrives pas à écrire.

— T'es vraiment qu'un sale con, Hank... Et ingrat, en plus...

— Ingrat ? Putain, mais j'en ai rien à foutre de ce que tu penses, petit !

— Arrête ton char deux minutes et écoute-moi un peu : y en a deux pour toi.

— Deux quoi ?

— Sur les trois gonzesses en route pour mon pieu, y en a deux pour toi.

— Mais qu'est-ce que tu racontes encore ?

— Hank, quand tu m'as averti pour l'histoire de la pomme que Pâris avait offerte à Vénus, je m'apprêtais à faire la même connerie que lui. Elles sont toutes les trois canon, mais la seule qui me fait envie, c'est Charline. Or, je ne pouvais pas la prendre, elle, et me mettre les deux autres à dos, c'est toi qui me l'as dit.

— Et alors ?

— Et alors je me suis dit : prenons les trois, et offrons-en deux au Vieux Dégueulasse ; il sera content.

— C'est vrai ? C'est à moi que tu as pensé ?

— Ben ouais, ça t'étonne ?

— Tu as trois déesses devant toi qui se battent pour pouvoir baiser avec toi, et la seule personne à qui tu penses à ce moment-là, c'est moi ?

— Ben ouais, mon vieux. Tu es le seul à être toujours là pour moi, depuis l'âge de vingt ans... Tu ne m'as jamais quitté... Tu es le seul à être resté fidèle... Quelque part, Hank, tu es mon seul véritable grand amour.

Le Vieux essuya une larmichette au coin de son œil gauche et vint me serrer dans ses bras. Je me rendais compte de la drôlerie de la situation : lui et ses pans de chemise au-dessus de son futal, et moi juste en calbute à peine sorti du pieu. N'importe qui nous surprenant comme ça nous aurait pris pour deux vieilles tantes. Et bien sûr, c'est justement à ce moment-là que les drôlesses décidèrent de montrer le bout de leur nez.

— C'est quoi, cette vision d'horreur ? s'écria Inanna.

— Les filles, j'ai l'honneur de vous présenter Hank, alias Chinasky, alias le Vieux Dégueulasse, alias, Buk, alias mon ange gardien. Mesdames, Henry Charles Bukowski en personne !

— Arrête un peu de te foutre de nos gueules ! répondit Charline. Bukowski est mort depuis longtemps.

— Hé, la souris, tu as lu mes bouquins ? s'énerva le Vieux d'entrée de jeu.

— J'ai lu Bukowski, si c'est la question.

— Donc tu sais parfaitement que lorsqu'on écrit, tout est possible, même la résurrection d'un mort.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir...

— Tout simplement que ton Créateur, un mec génial, plus grand que Brodsky, plus grand que toi, que tous vos putains de dieux de l'Olympe, un mec qui est quasiment mon égal pour ce qui est d'écrire des conneries, a décidé qu'ici, au milieu de ces personnages qui peuplent votre monde, DANS CETTE SÉRIE, je ferai partie des personnages principaux.

— Hum...

— Hum-hum, Madame la philosophe !

— Pourquoi m'appelez-vous comme ça ?

— Euh, repris-je afin d'éteindre le feu, il est en train de mélanger plusieurs univers parallèles en même temps.

— Attends, Brodsky, je ne me trompe pas ? Charline, c'est bien...

— TA GUEULE, HANK !

— Bon, quand vous aurez terminé vos private jokes à la con, on pourra peut-être continuer cette histoire.

— Euh... Lizzy, fais pas celle qui sait pas...

— Bon, on peut savoir ce que Bukowski fout ici, nom de Zeus ? cria Inanna.

— Il est là pour vous.

— Quoi ?

— Les filles, ne le prenez pas mal, surtout... Mais je ne pouvais en choisir qu'une parmi vous, pour des tas de raisons. Et pourtant, j'avoue, vous me faites kiffer grave toutes les trois. Alors, je me suis dit que pour les deux autres, mon copain Hank serait quand même mieux qu'un lot de consolation... Inanna, Lizzy, il est tout à vous.

Hank se leva, tenant la bouteille de sky dans sa main gauche et effectua un salut de théâtre avec le reste du corps. Elles lui sautèrent dessus comme des harpies sur leur proie ; en moins de trois secondes, elles eurent ôté chemise et pantalon et Inanna se mit à jouer du pipeau tandis que le minou de Lizzy s'offrait à la bouche avide de mon pote. Pendant que je contemplais la scène, je sentis la main de Charline prendre la mienne.

— Et nous, beau gosse ?

— On va les laisser s'amuser tous les trois ; sortons donc faire un tour...

⋆

La veille au soir, durant les agapes, je n'avais eu qu'une seule obsession : tringler Charline. Mais en cette fin d'après midi, je n'avais plus qu'une envie : la contempler. Ouais, tu peux lâcher ton machin, lecteur de mon cœur, et le refoutre dans ton pantalon. On n'est pas des animaux, merde ! Et puis je vais te dire : Charline est si belle, ses yeux tellement limpides, son corps tellement fin, sa peau tellement douce... que j'ai pas envie de te raconter. Le corps de Charline, l'âme de Charline, c'est mon refuge, mon sanctuaire. C'est sacré, t'entends ?

Bon, c'est vrai qu'à ce moment de l'histoire, je n'en étais pas là. J'étais juste en train de commencer à tomber amoureux. Et c'est marrant, mais à partir du moment où ce genre de sentiment commence à nous envahir, ben on a bien du mal à continuer de

frimer, de jouer les cadors, de se la péter... C'est bien ça, le drame ! Je me la pète, je la fais rire, je joue les machos, je la rassure... Je tombe amoureux, je commence à la faire chier, à devenir collant comme un sparadrap... Bref, le mec amoureux, ça devient vite un boulet. Et un boulet, on cherche toujours à s'en débarrasser. Voilà en trois lignes expliqué la complexité des rapports entre les hommes et les femmes. Je savais tout ça quand j'ai flashé sur Charline, alors je me suis dit « Brodsky, mon petit vieux, fais gaffe : joue pas au con... »

On a fait le tour du lac en se tenant par la main. Je sentais bien qu'elle m'observait, qu'elle attendait que je parle un peu, mais je restais silencieux. J'avais besoin de silence, de calme, de paix, de nature. Je suis toujours comme ça au réveil : songeur, méditatif... J'engrange des forces pour après.

Quand nous sommes rentrés dans la maison, le spectacle était édifiant : Hank était à quatre pattes, le visage entier entre les cuisses d'Inanna tandis que Lizzy le prenait par derrière avec son gode-ceinture. J'éclatai de rire.

— Hé, Hank, tu connais l'histoire...

— Hummm, laquelle ?

— Trois homos qui s'enfilent, c'est quoi ?

— Hummm ?

— C'est l'anniversaire de celui du milieu.

— Hummm, j'suis pas... humm, humm, homo, Brodsky !

— N'empêche qu'on dirait bien que tu aimes ça...

— Hummm, ben tu devrais en faire autant... Tu serais, humm, moins coincé du cul.

— Ouais, sauf que le jour où j'accepterai un truc pareil, mon pote... Héééé !

Charline venait de glisser la main dans mon falzar, et son majeur commençait à me titiller la rondelle. Je tournai le regard vers elle et je tombai sur son regard. Un regard démoniaque et pervers qui

n'avait plus rien de commun avec celui que je connaissais. Elle eut un ricanement :

— Tu disais, Brodsky ?

La suite, je peux pas la raconter...

Le cercle des écrivains disparus

Où tu assistes en direct à une création du divin Brodsky, apprends le nom du premier mort de cette histoire, et découvres à quel point un fantôme peut assurer au plumard.

« J'ai sur la langue un rouge à lèvre lilas, lilas... »

Lenorman passe en boucle sur ma platine depuis ce matin. Ouais, je sais, ça fait pas « jeune » comme dirait HPS, mais ça fait terriblement du bien. Je suis sur mon petit nuage, devant mon café à rechercher l'inspiration pour ma chronique hebdomadaire, mais je n'y arrive pas. Je suis noyé dans un océan de guimauve, et... j'aime ça. En même temps, je me rends bien compte que mes états d'âme ne vont pas intéresser grand-monde. Or, il faut bouffer... L'écriture, ce n'est pas une production à la chaîne dans une usine de bagnoles. On ne fabrique pas indéfiniment la même pièce toute la journée. Faut du neuf chaque jour, chaque heure, chaque minute, chaque seconde... Et là, tout ce qui s'imprime sur mon écran, ce sont des mots tellement sucrés que je risque un dépôt de plainte émanant des associations de défense des diabétiques.

Comment transformer le sucre en piment comme les alchimistes d'hier tentaient de transformer le plomb en or ? Est-ce possible ? Ils n'ont jamais trouvé la pierre philosophale, mais moi j'ai trouvé

la fille d'Aphrodite. Je laisse mes doigts courir sur l'écran... Les mots s'affichent tout seuls...

Je suis en manque et j'ose
Te réclamer ma dose
De toutes ces belles choses
Que tu me dis tout bas
Derrière la porte close
Avant que je n'explose
Le corps en loverdose
Et le cœur en éclats...

Ouais... Juste une nuit, et me voilà en manque. Je vais finir par croire qu'ils ne rigolent pas, tous ces mabouls, et qu'ils sont bel et bien des descendants des Olympiens. Quant au mélange d'ADN évoqué par l'Œil Coquin, si ce n'est pas une supercherie, ça s'expliquerait par le fait que je descends d'Apollon, et Hank de Dionysos. Je délire...

Je t'en supplie, mon âme,
J'ai besoin de ta came
Et de tes mains de femme
Qui se posent sur moi.
Tu en joues, c'est infâme,
Mais tant pis pour les flammes :
Je donnerais mon âme
Pour une heure contre toi...

Ça m'a pris moins de dix minutes, mais au final je me retrouve avec quatre couplets pas trop mal torchés, que je relis avec satisfaction. Manque plus qu'une musique... Je vois ça un peu jazzy... Je prends ma gratte... Mais non. Je suis une bille en musique. Je vais envoyer ça à mon pote, Ricky the Black. Il sait mieux faire que moi...

⋆

— Allô, Brodsky... Je suis désolé de te déranger maintenant ; je sais, c'était pas prévu, mais c'est grave.

— Qu'est-ce qui se passe, Lioubov ?

— Réunion ce soir, à 21 heures.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas en parler au téléphone.

— Ouais... Mais bon, ce soir, je suis censé être sur Arte pour un débat sur l'influence réelle des rayons de la nouvelle lune sur la reproduction sexuelle des hannetons d'Amérique du Nord.

— Faut que tu te décommandes, mon Frère !

Et allez... j'aurais dû m'en douter : j'ai mis les pieds dans leur machin, et maintenant il va falloir y consacrer tout mon temps libre. LA raison pour laquelle jusqu'ici je refusais d'adhérer à RIEN : associations caritatives, clubs de pétanque, partis politiques, syndicats, faut toujours qu'on cherche à t'embrigader une fois que t'as accepté la poignée de main « fraternelle » qu'on te tendait. Avec tous les arguments culpabilisants qui vont avec : « On a vraiment besoin de toi, on peut pas se passer de toi, tu es l'homme de la situation, tu peux pas nous laisser tomber, ta présence est essentielle, et blablabla, et blablabla... » Tu te pointes à leur réunion à la con, et là on t'explique pendant trois heures que les comptes sont dans le rouge, qu'on va devoir fermer boutique si on ne trouve pas rapidement du fric, et alors tous les regards se tournent vers toi ! Ben ouais, Brodsky, t'es pété de thunes, t'es célèbre ; un petit chèque de ta part nous sauverait et ne se verrait même pas sur ton compte bancaire. Remarque, un don en liquide, ce serait pas mal non plus... On te nommera membre d'honneur du conseil d'administration.

— Écoute, Lioubov, je veux bien me décommander, mais ce truc est censé me rapporter quand même pas mal de fric. Alors donne-moi au moins la raison, merde !

— Tu fais chier, Brodsky... ATHANAGOR EST MORT !

— Hein ?

— ASSASSINÉ ! On l'a retrouvé dans la salle de réception où tu as reçu ton initiation, dans un état...

— Tu as prévenu les flics ?

— ON NE PEUT PAS !

— Comment ça, on ne peut pas ?

— Tu comprendras en arrivant... La réunion de ce soir est capitale pour l'avenir de notre confrérie. Maintenant...

— Oui ?

— Maintenant, si tu pouvais te radiner tout de suite...

— OK, vieux, je me pointe... Et j'amène du renfort.

Je passai un coup de fil à Hank. Il mit du temps à décrocher.

— Ouuaiis...

— Hank, pointe-toi fissa, j'ai besoin de toi, ça urge...

— Ooooh...

— Nous aussi on a besoin de lui...

— Et de sa grosse queue...

— Et de sa langue magique...

— Et de son petit cul sensuel...

— Hank, dis à tes dindes de la fermer, c'est grave !

— Ouuaiis, Brodsky... Mais là... c'est pas facile.

— Putain, Hank...

— Je veux bien venir, mec... mais elles m'ont attaché aux barreaux du lit.

— Passe-moi Lizzy.

— Ouiii, beau gosse, tu veux parler à ta Maîtresse ?

— Écoute, ma puce ; là, ça craint : j'ai vraiment besoin que tu me refiles mon pote pendant une heure ou deux.

— Ça se négocie ; faut voir... Tu proposes quoi en échange ?

— Rien du tout !

— Il est à nous, Brodsky ; c'est ce que tu as dit. Alors je te le prête, seulement si je veux... Et faut négocier le prêt.

— Bon, écoute... Là, j'ai vraiment pas le temps. Tu me le passes pour cet après-midi et tu négocies le tarif avec Charline. Ça marche ?

— OK, beau gosse... À bientôt.

Finalement, qu'on en prenne une ou qu'on prenne les trois, avec les femmes on se fait toujours niquer. C'était la théorie de Radagast. Ça m'avait toujours fait rigoler, mais là je commençais sérieusement à penser qu'il n'avait peut-être pas complètement tort.

⋆

Pauvre Athanagor... Lioubov avait raison : il est dans un état... qu'on ne peut pas décrire. Suspendu au milieu de la salle, les bras retenus par des chaînes en acier, un bâillon gonflable dans la bouche, ses deux pieds ne touchent pas le sol. Et il y a des plumes d'oie partout par terre. Il a été torturé comme dans une histoire de Radagast, sûrement pendant des heures, et son cœur a fini par lâcher.

— On ne peut pas montrer ça aux flics...

— Pourquoi, Lioubov ?

— Parce qu'on n'aurait plus qu'à fermer la Loge.

— Ben oui, mais qu'est-ce que tu veux faire du cadavre ?

— On pourrait le jeter dans le lac ; bien lesté, ça devrait...

— Non, Hank, on ne peut pas faire ça.

— Pourquoi ?

— On en a déjà trop au fond du lac.

— QUOI ? Qu'est-ce que tu racontes, Lioubov ?

Il a l'air bien emmerdé, pépère... Il se gratte la tête. Puis...

— Depuis six mois, nos membres se font assassiner comme ça, un par un. Chaque fois dans des conditions complètement délirantes. Et chaque fois de bons auteurs. On a déjà perdu pas mal de fric, et si ça vient à s'apprendre, tout le monde va se tirer.

— Ouais... Lioubov, t'es quand même un sacré enfoiré ! M'avoir fait venir ici alors que tu connais ma renommée... Maintenant, clairement, je risque ma peau si je reste.

— Oui, mais tu ne vas pas me lâcher, n'est-ce pas ?

Ben tiens... Si je me casse, je perds Charline. Je passe pour un lâche, et elle me lâche. Il le sait bien, ce vieux manipulateur de chattes. Sans compter Hank, qui est désormais complètement sous la coupe d'Inanna et de Lizzy. Pas question qu'il accepte de partir... D'autant plus que si je trépasse, lui, il ne risque rien vu qu'il est déjà mort. Y a pas à dire, j'ai vraiment un don inné pour me foutre dans des situations merdiques, moi, le fils d'Apollon !

— Bon. Qu'est-ce tu proposes, Lioubov ?

— Je vais m'occuper du corps, le descendre dans les forges de Vulcain. On mettra ses cendres dans une urne de la salle, ensuite. Comme ça, il sera toujours avec nous.

— C'est bien beau tout ça, mais si on ne prévient pas les flics, qui va rechercher l'assassin ? Parce que je dis ça comme ça, mais visiblement, à raison d'un par mois, il restera plus grand-monde d'ici un an ou deux.

— Pourquoi crois-tu que j'ai insisté pour que tu viennes parmi nous ?

— Hé, je suis pas flic, Lioubov...

— Non, mais tu écris des romans policiers.

— Je ne suis pas le seul, bordel !

— Brodsky, je te demande ça comme une faveur personnelle.

— Mouais... Si tu supplies, c'est pas pareil, bien sûr. Hank, t'en penses quoi ?

— Deux ans.

— Quoi, deux ans ?

— Je veux Inanna et Lizzy pour moi tout seul pendant deux ans.

— Je croyais qu'un an, c'était déjà trop long ?

— Non, mais là... Rien à voir, mec.

— C'est d'accord, Lioubov ?

— Oui, tout ce que vous voudrez, mais trouvez-moi le salaud qui a fait ça.

— Ça marche.

— Et pour Charline ?

— Quoi, pour Charline ?

— Deux ans, aussi.

— Charline est libre, Lioubov.

— Elle est fille d'Aphrodite ; elle obéit aux règles de la Confrérie.

— Mais, putain... Vous y croyez VRAIMENT ?

— Athanagor en est mort ; et il y croyait.

Je fermai les yeux pour tenter de me concentrer un peu. Ça devenait quand même vachement tordu comme histoire. Le Jardin d'Aphrodite – leur boîte, donc – était fichtrement réelle, et les bouquins vendus également, tout comme mes droits d'auteur. Le cadavre de ce pauvre Athanagor était lui aussi bel et bien réel. La Confrérie des Olympiens avait des statuts légaux, déposés en préfecture. Mais comment un type aussi intelligent que Lioubov ou un scientifique comme Athanagor pouvaient être amenés à croire une histoire aussi loufoque ? Descendre de dieux qui n'avaient JAMAIS existés...

— Ne sois pas si sûr de toi, me souffla Hank, qui comme toujours lisait dans mes pensées (ce qui me gavait profondément dans la mesure où il était totalement impossible de jouer aux échecs ou au poker avec cet enfoiré).

— J'avoue que je commence à ne plus être sûr de grand-chose, vieux... Et pour commencer, je ne suis pas sûr de la façon dont il convient de s'y prendre pour mener l'enquête. Comment ? Par où commencer ?

— Tu crois qu'il a vu son agresseur avant de mourir, Brod' ?

— Ça me paraît évident.

— Alors il suffit qu'on lui demande qui l'a tué : c'est simple.

— Ouais, Hank, c'est simple... Y a juste un petit truc qui t'échappe – oh, presque rien, une broutille... – ATHANAGOR EST MORT, IMBÉCILE !

— Ô Brodsky, roi des enquêteurs de merde et prince des connards, y a juste un petit truc qui t'échappe, oh presque rien, une broutille... MOI AUSSI JE SUIS MORT, CRÉTIN ! Et ton Alligator, à cette heure, je sais parfaitement où il se trouve.

⋆

Tandis que le Vieux se dématérialisait afin de pouvoir aller à la rencontre de notre seul et unique témoin, je commençai à cuisiner Lioubov à propos des membres de la Confrérie. Il allait devoir se mettre à table, le fils de Zeus... Qui avait été tué durant ces six derniers mois, comment, quels indices, avait-il des soupçons sur quelqu'un de particulier... Non, Lioubov, pas demain, les réponses : tout de suite ! Pas de café, pas de sandwichs. Des réponses, tu entends ? Quoi, je te bouscule ? J'espère bien, vieille canaille ; tu vas te mettre à table, et tout de suite !

Il a perdu les pédales vite fait, le pauvre ; c'était ni un violent, ni un truand... S'il avait su, il aurait avoué tout de suite... Mais Lioubov était blanc comme le cul d'un Norvégien, et surtout ne savait pas grand-chose.

Le chevalier du Lac ? Son vrai nom était Lancelot ; un grand monsieur, insoupçonnable selon lui, l'une des meilleures plumes de la maison.

Radagast ? Complètement givré, mais totalement inoffensif... Les filles en faisaient ce qu'elles voulaient.

Mortecouille ? Pas grand-chose à dire, sinon qu'elle avait été la maîtresse de Napoléon III juste avant la bataille de Sedan, puis celle de René Coty avant de passer dans les draps de Giscard... Elle cherchait désespérément un filtre de jouvence, se servait de son fric pour se taper des gigolos et rappait comme un gruyère.

Favasso ? Non, impossible : un gars paisible, amateur de belle littérature érotique (bref, un obsédé, trop occupé à se tirer sur la tige pour avoir le temps de méditer un meurtre).

Selon Lioubov, mieux valait chercher en dehors de la Confrérie. Parmi les nouveaux écrivains désireux de se faire un nom, et dont certains étaient capables de tout pour y arriver, y compris dessouder leurs rivaux à l'AK-47.

— Tu prends un verre avant de rentrer ? demanda-t-il.

— Ouais, si tu as une bière qui traîne...

On était en train d'écluser quand les deux harpies sont revenues. Elles avaient l'air furax...

— Brodsky, peux-tu nous dire où s'est tiré cet enfoiré de Hank ? Son portable ne répond plus.

— Il est en mission. Il ne va pas rentrer tôt, Inanna, désolé...

— Je te préviens, Brodsky : s'il ne revient pas rapidement, ça va mal se passer.

— C'est quoi ces bleus sur ton visage, Lizzy ? Ah, je vois... Tu as négocié avec Charline...

— C'est ça, fais ton malin tant que tu veux, mais rends-nous Hank, bordel !

Là, mes zamours, faut bien que je l'avoue : je me suis senti un peu jaloux...

Mâles barrés

Où l'on voit Hank donner de sa personne pour retrouver Athanagor, et Brodsky se foutre dans la merde comme à son habitude.

Hank, le Vieux, la Star, Chinasky, l'Enfoiré, le Fils de Dionysos paraît-il, bref, ce sale con à cause de qui les meufs allaient me prendre le chou et me couper les roubignolles s'il ne se grouillait pas de rentrer, prenait pourtant tout son temps... Faut dire qu'en habitué des lieux, il fut reçu comme une rock star en arrivant aux portes de l'Enfer. Les diablotins et les diablotines, les incubes et les succubes, les néo-nazis et les anciens cocos, les cols bleus, les cols blancs, les collets-montés et les collabos, Hitler et Staline, Pif et Hercule, Marx et Engels, Léo et Popi, Chapi et Chapo, Laurel et Hardy, Dracula et Draculette, le tsar Nicolas et le tsar Kozy, tous étaient là, trépignant, hurlant, scandant son nom en lui tendant des bouts de papier ou des calepins afin d'avoir un autographe. Nabilla le supplia de bien vouloir signer sur ses nichons et Madonna tenta de lui arracher un poil de son torse velu afin de se confectionner un talisman.

Après avoir réussi à se frayer un chemin parmi ses fans en délire, Hank finit par entrer et se retrouva face au diablotin réceptionniste :

— Salut, Lénine ; ça va ?

— Salut, Hank. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je suis en mission ; faudrait que je voie un de vos nouveaux résidents.

— Lequel ?

— Un nommé Alligator.

— Athanagor, tu veux dire ? Ah oui, il est arrivé ce matin.

— Tu me files un laissez-passer ?

— Si tu veux, mais de toute façon t'en as pas besoin : tu sais très bien qu'il est hors de question qu'on garde ici un fouteur de merde comme toi.

Hank se rendit directement aux quartiers des écrivains. Il connaissait le chemin pour y être resté quelques mois avant que ses gardiens ne supplient Saint Pierre de le transférer au purgatoire. Céline et Brasillach étaient toujours à leur poste. En tant que collabos modèles, ils avaient su tirer leur épingle du jeu et étaient devenus les concierges du quartier français.

— Salut les gars, je viens questionner Athanagor, le nouveau.

Brasillach regarda la liste qu'on lui avait remise le matin même. Il avait du mal à y voir clair, à cause de son regard de myope et de la buée qui se déposait sans cesse sur ses verres de lunettes à triple foyer.

— Je trouve pas le nom...

— Bah, tu ne trouves jamais rien avec tes yeux de taupe, n'est-ce pas ! s'énerva Céline en lui arrachant le papier des mains. Je vais finir par te dénoncer aussi, parce que, n'est-ce pas, tu ne m'es d'aucune utilité ici !

— Sois pas cruel, Ferdinand, il n'y est pour rien...

— C'est ce qu'ils disent tous, n'est-ce pas ; tous ceux qui sont ici prétendent n'y être pour rien. Alors que, n'est-ce pas, le seul qui n'y est vraiment pour rien, Hank, c'est moi.

— Ben oui, c'est bien vrai, ça : tu as mené une vie digne et exemplaire.

— C'est ce que je me tue à leur dire. Seulement, n'est-ce pas, c'est plus facile de s'en prendre à un vieillard comme moi qu'à un banquier au nez proéminent...

— Bon, alors, il est où mon Tentakulor ?

— Je suis désolé, Hank, mais je ne le trouve nulle part.

— Tu veux dire qu'il n'est pas ici ?

— Pas au quartier des écrivains, en tout cas... C'était quoi, son métier ?

— Scientifique.

— Oh, alors là, n'est-ce pas, c'est très différent. Scientifique, c'est beaucoup plus grave qu'écrivain ! Un écrivain, il est prisonnier des mots, prisonnier du langage, alors qu'un scientifique, rien ne l'oblige à dire ou écrire des horreurs.

— Mais je vais le trouver où ?

— Essaie dans le quartier des savants ; mais je te préviens : c'est beaucoup plus grand qu'ici. Un scientifique, n'est-ce pas, c'est rare que ça croie en Dieu. Ils arrivent ici par fournées entières... On ne sait plus quoi en faire... On ne tient même plus les registres, là-bas. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Hank se rendit dans le quartier des savants. Céline n'avait pas menti (pour une fois) : c'était le bordel, un bordel infernal, comme il se devait. Les gus arrivaient en tas, l'air offusqué, ou totalement hébétés... Certains continuaient de refuser l'évidence. Non, c'était impossible, tout cela n'existait pas, tout cela ne pouvait pas exister... C'était un rêve, ou plutôt un cauchemar, le dernier... Les soubresauts ultimes de leur cerveau en train de calancher, impossible qu'il en soit autrement. Et au milieu de ce bordel, un gnome infâme en train de ricaner : le docteur Petiot himself, goguenard, et suintant de jouissance malsaine.

— Salut Marcel, j'ai besoin de ton aide.

— T'as de quoi payer ?

— À quoi ça pourrait bien te servir ?

— À rien, c'est juste pour faire chier... Un principe, chez moi.

— Et mon poing dans ta sale gueule de rat d'égout ?

— Oh, ça va... Si on peut plus être odieux, ici...

— Non, ici tu es au Diable, et franchement en ce qui te concerne, c'est quand même bien fait pour ta gueule.

— Que tu dis... Mais regarde ce que je suis devenu : la preuve de mon innocence, non ?

— La preuve que tu es une crevure, c'est tout.

— Bon, qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux Attentat-Gore, enfin un nom comme ça...

— Qui ça ?

— Le chercheur du CNRS.

— Inconnu au bataillon.

Hank lui colla une mandale en pleine tronche.

— Mais pourquoi tu as fait ça ? Je te jure que j'ai dit la vérité.

Coup de savate dans l'estomac.

— Mais je te le jure...

Nouveau coup de savate, plus fort que le précédent.

— Mais Hank... Je t'assure...

— C'est bon, le nabot, je te crois.

— Mais alors, pourquoi ?

— Parce que ça défoule. Ça me fait plaisir... et puis j'aime pas ta gueule.

⋆

Pendant que le Vieux menait son enquête, je continuais la mienne. Lioubov m'avait mis sur la piste d'une gonzesse un peu étrange, qui vivait « like a princess » disait-il, et qui écrivait des histoires sado-maso qui pouvaient faire penser aux supplices qu'avait connus ce pauvre Athanagor avant de trépasser. Je me pointai chez elle, non sans quelques appréhensions, avec l'imper et le chapeau de Robert Mitchum dans *Le Grand Sommeil*, décidé à jouer à fond les Philip Marlowe.

Ah, le bon vieux temps des séries noires... Des histoires d'hommes, des vrais de vrais, dans lesquelles la virilité n'était pas considérée comme une tare ou une absence totale de sensibilité. J'ai toujours considéré que c'étaient les écrivains qui façonnaient les civilisations. À cette époque, on savait qui on était, et où on allait. On appelait un chat un chat, et y avait pas de mots interdits pour les auteurs, ni de sujets tabous. Quand une fille jouait les garces, on lui en collait une.

Bon, ça... J'avoue que ça m'a toujours gêné, cette espèce de goût qu'ont les Yankees de régler leurs problèmes domestiques en passant par la distribution de pralines. Les teigneux, les violents qui cognent leur nana, ça me débecte quand même pas mal. C'est pas viril, et puis surtout, c'est pas compatible avec l'art de vivre français. Le mec qui cogne, c'est un mec à court d'arguments. Un connard, un vaincu... On a jamais vu Gabin cogner une femme, et pourtant... on ne peut quand même pas prétendre qu'il n'incarnait pas le mâle dans toute sa splendeur.

La différence entre un cogneur et un taiseux, c'est que le premier n'aime que lui, alors que le second aime les femmes. Le premier veut être le maître ; le second sait qu'au fond il ne le sera jamais. Alors il met un masque, bougonne, fait la moue, bombe le torse... et espère très fort que la fille fera semblant de tomber dans le panneau.

Parce que c'est dans l'ordre des choses, cette espèce de faux-semblant. Mais tout le monde le sait bien : le grand fauve d'Amazone est un petit chat qui aime ronronner dans les bras de sa bien-aimée lorsque les lumières sont éteintes et les volets de la maison fermés. Enfin, c'était comme ça, avant ; et c'était mieux, avant...

C'était le temps béni où l'on pouvait allumer sa clope devant tout le monde, et pas seulement dans la rue. On pouvait fumer dans les trains, dans les tramways (nommés Désir), au bureau, et personne mouftait, surtout pas les souris. On pouvait boire ET

conduire sans que les ayatollahs de la sécurité routière ne viennent nous casser les bonbons.

Et puis arrivèrent les années 60, les hippies, le pouvoir des fleurs et toutes ces conneries. Les derniers rockeurs résistaient avec Black is black tandis qu'un chevelu français susurrait White is white [1]. On s'est mis à fumer des joints et à bander mou, à libérer le « côté féminin » des hommes qui, petit à petit, sont devenus des femmes comme les autres. Allez donc faire un tour dans les grands magasins le jour des soldes, aujourd'hui... Vous les verrez, les « hommes » des années 2000, l'air hagard, déprimés, vaincus, anéantis, portant les sacs de leurs donzelles qui se battent à coups de poing quand ce n'est pas à coups de dents pour s'emparer d'un morceau de chiffon à moins 30 %. Le mec d'aujourd'hui est devenu la meilleure copine de sa gonzesse... Tous. Enfin, presque tous ; mais pas Brodsky. Je fais partie des derniers dinosaures, des derniers Cro-Magnons, ces conquistadors qui conquirent le monde avec leurs lances, vêtus d'un slip en peau de bison. Brodsky mène l'enquête pour vous, mes zamours, avec juste sa bite et son couteau.

Donc je sonne à la porte de cette fameuse Daphné Pink, qui vit dans sa villa « like a princess ». Je demande à voir... C'est quoi, la vie d'une princesse aujourd'hui ? Un gus m'ouvre la porte. Il est à poil avec un nœud papillon ridicule, un collier de chien et une cage en plastique qui lui enferme la queue. Une cage de chasteté... Lioubov m'avait prévenu, je ne suis donc pas surpris. Juste un peu dégoûté... Comment un mec peut-il accepter un truc pareil ? Je décline mon blaze ; je suis attendu, j'ai pris rendez-vous par téléphone. Il me dit « Princess vous attend ; si vous voulez bien

1. Les puristes que vous êtes ne manqueront pas de bondir, mes zamours, et de s'écrier « Non, c'est Wight is Wight ! » Sauf que j'ai en ma possession le brouillon de la chanson écrite de la main même de l'auteur, et sur lequel il est écrit « White is white ». Chanson écrite à la gloire des hippies, chevelus et dégénérés. Le titre a été changé ensuite, uniquement pour des raisons commerciales... PIECES and love ? Tu parles, Charles ! Shit and fuck, ouais... C'était ça, les années 60.

me suivre... » et se retourne. Je mate son cul. Pas un poil ; juste un plug anal entre les deux sphères. Je me demande quel genre de jouissance on peut éprouver avec ce genre de jouet. Je hoche la tête, méprisant...

« Tu disais quoi, Brodsky ? » La voix de Charline résonne dans mon crâne. Ses yeux bleus flamboyants, son majeur explorant un lieu interdit... Putain, non... C'est pas le moment... vraiment pas le moment.

On traverse la villa ; enfin, le palace. Salon, petit salon, salle à manger, couloirs interminables. J'ai l'impression d'être dans un Cluedo grandeur nature ; je m'attends à chaque instant à croiser le colonel Moutarde et le professeur Violet... On a tué le docteur Lenoir, alias Athanagor... avec la plume d'oie, et je demande mademoiselle Rose, dans...

— Le boudoir, Monsieur... annonce le clebs humain en se courbant. Mademoiselle Pink vous attend.

Mademoiselle Pink... Je comprends mieux dès le premier regard. Vous avez vu le film *L'affaire Thomas Crown* avec Mc Queen et Dunaway ? Ben, j'ai le sosie de la belle juste en face de moi, avec des yeux bleus perçants, des cheveux blonds tombant jusqu'aux épaules, un petit haut qui laisse dépasser des épaules à la peau de nacre, et des jambes... mon Dieu... interminables. Elle est allongée sur un sofa et joue avec un fume-cigarette. Elle me désigne sans un mot le fauteuil qui se trouve juste en face. Nous sommes juste séparés par une petite table basse. Je pose mon cul.

— Vous désiriez me voir ?

Elle a une putain de voix rauque, sensuelle... Tout est sensuel chez elle. Tout invite à l'amour. Je commence à me demander si la cage de chasteté du clébard n'est pas une précaution indispensable. Parce que, qu'il soit son mec ou son larbin, il est impossible pour un mec normalement constitué de ne pas avoir envie de sauter sur cette salope.

— Oui, Mademoiselle Pink, en effet. Ça ne sera pas long, ras...

— Dommaaaage...

— Pardon ?

— On m'a dit que vous meniez une enquête ; je m'attendais à ce que vous me cuisiniez... J'aurais sans doute trouvé cela amusant.

— Euh... Je ne suis pas là pour vous importuner, je...

— Mais vous ne m'importunez pas, Monsieur Brodsky : vous m'amusez.

— Je vous amuse ?

— Vous aviez l'air si sûr de vous en entrant dans cette pièce... Et là, vous semblez tout intimidé. Allons, n'ayez pas peur, Monsieur Brodsky, je ne vais pas vous manger. Enfin... pas tout de suite.

Je sens qu'il faut que je fasse vite, très vite. J'ai tous mes radars en alerte. Y a danger, ça pue... Une vague impression qu'elle est en train de gagner du temps en attendant quelque chose. Mais quoi ? Pas Médor, quand même ? Là, sérieux, je me sentirais presque insulté... Mais je me fais des films, sans aucun doute. En réalité, je n'ai plus l'habitude. Normalement, dans un cas comme celui-là, Hank m'accompagne. Il s'occupe de l'intendance et des méchants, déjoue les pièges pour moi... Sauf que Hank n'est pas là et que, forcément, je commence à flipper.

— J'ai juste deux ou trois questions à vous poser, Mademoiselle Pink. Une enquête de routine...

— Je vous écoute, Monsieur Brodsky. Je suis toute à vous...

— Connaissiez-vous un écrivain du nom d'Athanagor ?

— Que lui est-il arrivé ? Il est mort ?

— Qui vous a dit ça ?

— Monsieur Brodsky, si tel n'était pas le cas, vous n'emploieriez pas le passé pour parler de ce pauvre scribouillard.

— Scribouillard ?

— Monsieur Brodsky, les écrivains capables d'écrire des romans érotiques ne sont pas nombreux. Personnellement, je n'en connais que trois, dont deux sont déjà morts.

— Qui ça ?

— Sade, Sacher-Masoch, et moi-même.

— Il y en a quand même pas mal d'autres...

— Les autres ne m'arrivent pas à la cheville. Regardez mes chevilles, Monsieur Brodsky. Vous les trouvez comment ?

— Qu'avez-vous fait la nuit dernière ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Monsieur Brodsky. Vous avez du feu ?

— C'est moi qui pose les questions, ma belle ! dis-je exaspéré en allumant sa cigarette. Qu'avez-vous fait la nuit dernière ?

Elle me défie du regard et me souffle la fumée de sa cigarette au visage. Je ne bronche pas.

— Je repose une dernière fois ma question, Mademoiselle P...

Mes yeux me piquent... Ma tête commence à tourner...

— Pink... Mademoiselle... Pink... Qu'avez-vous... fait...

— La nuit dernière ? Je torturais mon larbin. Mais il commence à m'ennuyer...

— Je...

— Chut... Je parle, Brodsky. C'est ce que tu voulais, non ? Je n'ai rien à voir dans ton affaire de meurtre. La nuit dernière, je torturais mon larbin, c'est tout. Et ce soir, c'est toi que je vais torturer. Tu vas le remplacer.

— Espèce... de... sal...

Et puis le noir.

Zgeg-storming

Où l'on verra Brodsky sauvé par la cavalerie, trois déesses se lancer dans un concours de pipes, et Radagast tester ses nouvelles machines orgasmiques.

J'ouvre les yeux. Un mal de crâne atroce... L'impression d'avoir arrêté un TGV avec ma tête. Un brouillard étrange, épais ; je vois rien devant moi, je me les gèle... Pas étonnant : je suis à poil, à même le sol. Je rassemble mes forces, me mets difficilement à quatre pattes, toujours vaseux... Je me relève ; enfin, je tente de me relever, mais je me cogne la tête au plafond. Le brouillard se dissipe un peu. Des barreaux... UNE CAGE... Me voilà enfermé dans UNE PUTAIN DE CAGE !

Je sens en moi monter une de ces colères dévastatrices dont peu de gens ont été les témoins jusqu'ici. Ça va chier, mes zamours, je vous promets que ça va chier !

J'entends ricaner derrière moi... The Pink Panthère.

— Alors, Monsieur Brodsky, votre nouvelle chambre ne vous plaît pas ? dit-elle en tirant sur son fume-cigarette.

— Encore en train de cloper ? Si vous saviez ce que c'est vulgaire, une femme qui fume...

— Tu feras moins le malin dans pas longtemps, Brodsky.

— Écoute, poupée, je voudrais pas casser ton plan ni détruire tes illusions, mais là, vraiment, tu es en train de te fourrer dans une sale histoire.

— Voyez-vous ça... J'ai plutôt l'impression que c'est toi qui t'es fourré dans la merde, Brodsky.

— Je crois pas, non. Tout le monde sait très bien où je me trouve, et les renforts vont pas tarder à arriver.

— Hé-hé-hé...

— Tu vas te faire embarquer pour le meurtre d'Athanagor, et certainement ceux des autres écrivains ; et quand tu sortiras de taule, tu seras dans un tel état que même la Mortecouille aura l'air d'une pucelle à côté de toi.

— Je n'ai rien à voir dans ces meurtres, Brodsky. Je te l'ai déjà dit, mais tu n'écoutes pas. Cela fait partie des choses que tu vas bientôt apprendre. Mais le plus important...

— Ouais, fais-moi rigoler...

— ... c'est que tu as dormi longtemps. Et tu as beaucoup voyagé pendant ce temps. Et tu n'as pas la moindre idée de l'endroit où tu te trouves. Personne n'a la moindre idée d'où tu peux être, ni de ce que tu vas devenir.

— Et toi, ma jolie, tu n'as pas idée de la branlée que je vais te mettre dès que je sortirai de cette cage de merde !

— Ha-ha-ha ! Regardez-le s'énerver... Pauvre petite chose.

— Mouais... C'est ça... Rigole, pétasse !

— Bon, ça suffit ! Ton insolence dépasse les bornes ! Je m'en vais faire un tour.

— C'est ça, casse toi... Et fous-moi la paix.

— Je reviendrai te voir dans un jour ou deux, quand tu auras changé d'attitude.

— Compte là-dessus, cocotte...

— Je laisse le soin à Nick la Trique et Booba le Cobra de t'enseigner la politesse durant mon absence.

— Hein ?

Entrent alors deux types d'environ deux mètres de haut sur trois de large, le crâne rasé, tatoués de partout, torse nu, des bras comme mes cuisses, et le regard aussi expressif que celui d'une limande sur la glace du poissonnier d'un Simply Market.

— Il est à vous, Messieurs ; je compte sur vous pour lui enseigner les bonnes manières... dit la Pink Lady en sortant.

L'un des molosses se pointe devant la cage, ouvre la porte et me sort en me tirant par les cheveux.

— Salut, je dis... Alors toi, c'est qui ? La trique ou le cobra ?

Il me colle une droite et j'atterris contre le mur de la pièce.

— Ah, je vois ; elle vous a fait couper la langue et tu peux pas répondre, c'est ça ? Bon, si tu permets, je t'appellerai Boule... et ton frère, je l'appellerai Bill. Ça te va ?

Il balance sa gauche. J'esquive et lui file un grand coup de pied entre les jambes. Pas de réaction.

— Ah... Ça aussi on te l'a coupé ?

— Aaaaargh ! hurle-t-il en m'attrapant la gorge.

— Uuuurgh ! crie l'autre en brandissant un nerf de bœuf.

Et SBAM ! fait la porte en s'ouvrant et cognant contre le mur.

— Hank ! Putain, vieux frère, tu arrives à temps !

Je profite que les deux crétins ont tourné les yeux vers lui pour choper leurs crânes d'œufs et les cogner l'un contre l'autre. SPOCK ! Les voilà un peu sonnés. Hank en profite pour aligner quelques gauches-droites à la Trique, suivies d'un uppercut magistral qui l'envoie aux fraises pour de bon. Mais le plus étonnant, mes zamours... ben oui : Inanna, Charline et Lizzy se sont précipitées en hurlant sur l'autre crétin et ont commencé à le griffer et à le mordre jusqu'au sang. Ça dure pas plus de deux minutes, et l'autre se retrouve à genoux en train de pleurnicher. Mais nos Olympiennes n'ont aucune pitié pour cette larve, et c'est sous les coups de fouet de Lizzy qu'il ira bientôt me remplacer dans la cage. Puis, alors que Hank et moi-même, les deux poings sur les hanches façon d'Artagnan et Aramis admirons le spectacle, elles se

précipitent enfin vers nous. Charline me roule un magistral patin made in Olympe tandis que le Vieux prend ses deux groupies par les épaules en déclarant :

— Choisis la chambre que tu veux, Brodsky ; nous, on se contentera du sofa du salon. Il est temps qu'on se détende un peu pour se remettre de toutes ces émotions. Après, je te raconterai tout ce dont tu as besoin.

— Hank... Ce dont j'ai besoin, là dans l'immédiat...

— Oui ?

— Mes fringues !

— Pour quoi faire ? répond Charline en éclatant de rire.

⋆

— Donc, tu ne l'as pas trouvé ?

— Rien ! J'ai cherché partout, je t'assure... Aucune trace de Tentator, nulle part.

— Il n'est donc pas en enfer...

— Il n'est pas au purgatoire non plus, j'y suis passé. Pas de nouvelle entrée depuis plusieurs jours.

— Paradis ?

— Rien depuis des mois : l'Église est devenue vachement stricte, avec la crise.

— Quel rapport ?

— Les riches sont coupables de la pauvreté, donc exclus.

— Et les pauvres sont obligés de voler pour survivre, donc... Non-respect des dix commandements, leur Sainte Charte à eux.

— C'est n'importe quoi ! s'insurge Charline. Thomas d'Aquin a dit : « Tant qu'il y aura des pauvres, notre superflu est illégitime. »

— Et alors ?

— Et alors, Hank, si une possession est illégitime, voler n'est plus un crime.

— Je vois, Madame la Philosophe...

— Hank ! Ta gueule ! Arrête de la chercher !

— Je la cherche pas, je lui enseigne ; c'est différent.

— Tu enseignes la philo, toi ?

— Ben ouais... Socrate faisait ça dans la rue ; moi, je fais ça partout.

— Dans les bistrots, surtout.

— Oui Monsieur... Y a plus de philosophes dans les bars à putes que sur les plateaux télé, fourre-toi bien ça dans le crâne. Un philosophe, Monsieur, c'est un mec qui a vécu et qui sait de quoi il parle. Pas un mec qui vient se la péter devant les caméras avec un brushing impeccable et une chemise ouverte sur la poitrine en parlant de la guerre dans un pays où il n'a jamais foutu les pieds, ou alors avec toute une armée de GI pour protéger ses miches... Un philosophe ne sait pas qu'il est philosophe : c'est un titre qu'on décerne à un mort, pas un métier. Le mec qui se pointe et qui prétend l'être est juste un enculeur de mouches, avec la bite appropriée à sa fonction.

— Ça se discute... répond Charline.

— Si tu veux, ma chérie ; on a toute la nuit pour ça.

— Euh... mais nooooon, intervient Inanna. Les rôles sont clairs, non ? Charline enseigne à Brodsky, et nous...

— Vous quoi, les filles ?

— Nous, Hank... on veut ta grosse queue.

— Hé, les filles, vous êtes bien gentilles, mais Hank vient de vous honorer pendant trois heures, et pendant ce temps-là l'enquête piétine.

— Ouais, il a pas tort, les filles... Faut essayer d'avancer un peu.

Tu parles... elles se sont collées toutes les deux entre les cuisses du Vieux et ont recommencé à faire marcher leur langue.

— Vous gênez pas pour nous... siffle Lizzy. Faites comme si on n'était pas là.

— Je ne vois pas pourquoi tu n'aurais pas le droit à ta part, mon chéri, balance Charline en s'agenouillant devant moi à son tour.

— Bon, résumons la situation, Hank... Athanagor se fait buter à la plume d'oie dans un trip sado-maaaaso... ouf... et Lioubov faiiiit brûler le corps.

— Je pars à sa recherche au royauuuuume des morts, et je trouuuve (aaah, les salopes...) peau de balle. Ni en enfer, ni au puuuuurgatoire, ni au paradis.

— OoooOOOooor, l'âme d'un macchabée quitte fatalement son enveloppe teeerrrrestre (c'est trop bon, ma puce) pour continuer son voyaaage autrement.

— Et Lioouubov a bien fait cramer le corps... J'ai vuuuuu les cendres dans l'uuuurne (vous me rendez dingue, les filles).

— Y aaaaaa forcément un truc auquel on a paaaaas peeeen-séééé... Aaaaaahhhh bordel, Charliiine...

— J'croiiiiiiis que je vieeeeeens... de trouver, Brodsky... Les filles, vous êtes juste géniales !

— J'ai gagné en tous cas, dit Charline en se redressant. J'y suis arrivée la première.

— Mouais... répond Inanna, c'est juste que Hank est plus endurant, c'est tout.

— Et Hank, il est à nous ! reprend Lizzy en se léchant les lèvres.

— Tu as trouvé quoi, Hank ?

— Hein ? Attends deux secondes, mon Frère, je reprends mes esprits...

— Un... Deux... Tu as trouvé quoi ?

— Un Olympien, Brodsky, ce n'est pas en enfer qu'il faut aller le chercher, mais « aux enfers ». Le monde d'Hadès, pas celui de Satan.

— Ouais... Et donc ce n'est pas Saint Pierre qui a les clefs du grand portail, mais...

— Ouais mon pote...

— Cerbère !

Bon, la nouvelle n'est pas très réjouissante, je l'avoue. Il va falloir recommencer nos recherches depuis le départ et affronter le clebs à trois têtes, donner du fric au passeur... Tout un folklore que tu vas avoir la chance de découvrir, ô lecteur de mon cœur. Le bon côté, avoue, c'est que tu commences à lire un truc léger qui parle de cul, où les merveilleux protagonistes de l'histoire font chauffer leurs neurones à coups de zgeg-storming, et qu'en même temps tu te rends compte que pour le même prix tu es en train de te documenter sur l'histoire de la philo, la théologie chrétienne et la mythologie grecque. Franchement, tu l'aurais cru au moment où tu as commencé à lire les premières lignes de cette aventure ? Comme dit ma copine Catherine, une chouette nana, bien gaulée, avec autre chose qu'un pois-chiche à la place du cerveau, « Avec toi, Brodsky, on ne sait jamais où on va... Mais putain, qu'est-ce que j'aime y aller avec toi ! » Le seul problème pour l'instant, ma chérie, c'est que je ne sais pas non plus où je vais, mais que si je n'y arrive pas très vite, vu que toi aussi tu bosses dans la taule, tu risques de te faire buter... Et franchement, je m'en voudrais. Un peu...

⋆

Cette fois, on s'est réparti les rôles autrement. Vu que Hank n'a pas ses entrées dans les enfers et qu'on ne risque pas d'y rencontrer de femmes fatales, c'est moi qui m'y colle. Par contre, la Pink Lady, elle a beau dire qu'elle n'a rien à voir dans cette histoire, on n'y croit pas deux secondes. Donc, cette fois, c'est Hank qui ira lui rendre visite et qui la cuisinera à sa manière. Elle avait l'air de prétendre aimer ça ; hé-hé...

Je me pointe à la Loge pour demander conseil à Lioubov et accessoirement pour l'engueuler, vu qu'en tant que spécialiste de l'Olympe il aurait quand même pu se douter qu'on allait perdre

notre temps dans le monde créé par l'imagination perverse des curés du moyen-âge. Mais il est absent, et c'est Radagast qui me reçoit. Il est en train de tester sa dernière invention : un fauteuil à bascule avec godemichés incorporés. Bon, en terme d'invention, il me semble déjà avoir vu ça quelque part, dans un film avec Clooney et Malkovitch, mais il semble très fier des modifications qu'il a apportées au concept initial. Il n'y a pas un, mais deux godemichés sur son fauteuil, ce qui fait qu'à chaque basculement les deux orifices de ces dames se retrouvent comblés de manière alternative. Puis il me parle du prototype qu'il a vu : un fauteuil du même type, avec un seul gode, mais qu'on pourrait régler sur le mode aléatoire, si bien qu'à chaque nouveau basculement l'utilisatrice ne pourrait savoir qui de son trou d'obus ou de son trou de balle (comme disait Gainsbarre) allait recevoir la visite du totem en latex.

— Je suis désolé de te couper dans ton élan créatif, Rad', mais j'ai besoin de tes lumières.

— Laquelle veux-tu que j'allume, mon Frère ?

— Celle des enfers.

— Ah, le Styx ?

— Ouais... On fait comment pour visiter ?

— Normalement, on ne peut pas. C'est un aller sans retour.

— Ouais, mais tu es fils d'Hadès... Tu peux sans doute me faciliter la tâche.

— Évidemment. Tu voudrais quoi ?

— Ramener Athanagor parmi nous afin de savoir qui est l'enfoiré qui l'a envoyé *ad patres*.

— Oui, je vois... Je vais t'arranger le coup. Tu peux y aller sans crainte.

— Une dernière chose...

— Laquelle ?

— J'ai de gros soupçons sur la personne qui a fait ça. Le mobile me fait défaut, mais je suis quasiment sûr que je tiens le coupable. Alors, pas un mot de tout ça à qui que ce soit. OK ?

— OK. Si on demande après toi ?

— Tu ne sais rien. Ni pour Charline, ni pour Hank, ni pour qui que ce soit.

— D'accord, mon Frère. Bonne chance.

— Mouais... Je crois que je vais quand même en avoir besoin.

Olaf de Sinope VI

De mémoire de satyre, on avait rarement vu autant de belles gonzesses réunies en un seul lieu. Des brunes, des blondes, des rousses, des chauves, des petites, des grandes, des rondes, des longilignes, et surtout toutes étaient à poil. Enfin, presque. Juste vêtues d'un pagne en feuilles de vigne... Et toutes allaient et venaient à leurs occupations au milieu d'un champ perdu au beau milieu de nulle part.

Quelles occupations ?

Toutes celles qui incombent à une petite communauté organisée ayant décidé de vivre à l'écart du monde et de la civilisation. Aucune trace du monde moderne dans cet environnement, si ce n'était l'épave d'une vieille voiture de laquelle s'échappaient des cris et des gémissements. Une forte buée déposée sur les vitres empêchait tout regard inquisiteur d'y pénétrer. Et pourtant, les trois pucelles qui se trouvaient à quelques mètres de là la regardaient avec une sorte de fascination à laquelle se mêlait une forme subtile de jalousie.

— Tu crois qu'il en a encore pour longtemps ?

— Va savoir... avec lui, les choses sont variables et surprenantes. Parfois c'est réglé en trois minutes, et parfois...

— Oui... Là, ça fait quand même deux heures !

— Ils vont péter les ressorts s'ils continuent comme ça...

Un cri plus proche du rugissement du tigre que de celui d'un mortel atteignant l'orgasme retentit soudain, stipulant à l'assemblée que le Maître allait bientôt réapparaître. Toutes les naïades se

rassemblèrent alors devant la voiture comme les fidèles des églises devant l'autel, ces dernières dans l'attente du curé, les premières dans l'attente de leur Guide.

La portière arrière s'ouvrit, et IL descendit, le visage fermé comme toujours, titubant un peu à cause de l'effort titanesque qu'il venait d'accomplir. Il était pour sa part totalement nu, une bedaine impressionnante surplombant un sexe d'âne également impressionnant, les cheveux blancs, hirsutes, la barbe mal (ou pas du tout, d'ailleurs) taillée... Le chœur des fidèles se mit alors à psalmodier :

GLOIRE À TOI, Ô OLAF DE SINOPE, SIXIÈME DU NOM !
GLOIRE À TOI, Ô NOTRE MAÎTRE
GLOIRE À TOI, Ô PHARE DE LA PENSÉE, GUIDE SUPRÊME DE NOS ÂMES
NOUS TE LOUONS, NOUS TE GLORIFIONS, NOUS T'ADORONS
ENSEIGNE-NOUS LA VOIE, Ô OLAF DE SINOPE VI

D'un geste de la main, le Guide réclama alors le silence. Son regard pénétrant se posa sur chacune des nanas du premier rang, et il commença à parler d'une voix de tonnerre :

— Mes Sœurs, les temps sont venus ! Depuis des millénaires, je cherche l'Homme, et je ne le trouve point. L'Homme n'est pas, et il ne pourra être tant qu'il marchera la tête basse et le dos courbé devant les dieux. Or, ce vingt-et-unième siècle est le siècle des dieux. Dieux de toutes sortes, aussi tyranniques que cruels. Le dieu des monothéistes, qui se prétend unique et refuse de partager son pouvoir usurpé avec les autres, qui a réduit la Terre et le Cosmos au néant. Les dieux olympiens, pervers polymorphes, dont les héritiers ne sont plus que de pervers pépères. Et les dieux fabriqués par les hommes, parmi lesquels La Main Invisible des Marchés qui régit la finance et soumet les humains à un esclavage pire encore que tous les autres. En vérité, mes Sœurs, je vous le dis : j'ai cherché l'Homme et ne l'ai point trouvé... Mais je vous ai trouvées, vous, les Femmes ; et c'est par vous que ce monde sera sauvé. Le temps est venu pour vous de prendre le pouvoir !

— Mais, ô Olaf, notre guide, n'es-tu pas toi-même un homme ? N'es-tu pas l'Homme que tes ancêtres et toi ont cherché si longtemps ?

— Je ne suis qu'une voix qui cherche La Voie ; mais vous êtes, vous, cette Voie, ô femmes.

— Tu dis que nous devons prendre le pouvoir, mais continueras-tu à nous guider, ô notre Maître ?

— Je serai votre Guide, mais je ne serai plus votre Maître. Je parlerai aux hommes, mais désormais je le ferai en votre nom.

— Mais continueras-tu à te donner à nous, ô Olaf de Sinope VI ?

— Tu as dis le mot juste, mon enfant : je me donne à vous, de tout mon être, de tout mon corps, de toute la force de mon membre. Je ne vous prendrai plus : désormais, je vous laisserai décider de l'heure, et du jour, et du lieu, car votre éducation est faite.

— Mais alors, ô Vénérable Olaf, qui nous gouvernera désormais ?

— Celle à qui j'ai décidé de passer le flambeau, et que j'investis en cet instant de tous mes pouvoirs.

— Qui ça, ô Olaf, notre Maître ?

La seconde portière arrière de la voiture déglinguée s'ouvrit enfin, et une superbe blonde d'environs un mètre quatre-vingts perchée sur de sublimes échasses en descendit en titubant. Olaf se tourna vers elle et déclara :

— Voici celle qui désormais dirigera notre communauté. Gloire à Toi, ô Inanna, nouvelle reine des Amazones !

Inanna s'avança sous les applaudissements, les jambes écartées et titubant encore un peu. D'un geste brusque elle ôta ses cheveux blonds qui cachaient une tignasse d'un roux flamboyant.

— Merci, Olaf, il était temps ; j'en avais marre de ce postiche. La perruque blonde, ça commençait à me gratter un peu la tête...

⋆

Eh oui, mes zamours, je suis bien conscient que cette entrée en matière peut surprendre un peu ; mais bon, avouez quand même que ce genre de mise en bouche avec la môme Inanna aux commandes, c'est quand même assez excitant... Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'Inanna vient foutre ici en reine des Amazones, aux côtés d'un avatar de Diogène ? Et puis surtout, pourquoi Olaf dans le rôle, dans la mesure où chacun sait que ses tonneaux, à Olaf, sont remplis de picrates de toutes sortes et sont planqués dans sa cave ? Mais voilà, nous sommes au début de la saison 2, et il convient d'apporter un nouveau souffle à votre série préférée.

Bon, pour les rares lecteurs qui seraient passés à côté de la saison 1 et pour ceux qui auraient eu la flemme de lire le résumé des épisodes précédents, nous allons faire un bref résumé de la situation.

Convaincu par les arguments de Lioubov, le Grand Maître à vie de la Loge Olympienne et surtout par les beaux yeux de Charline, ses lèvres gourmandes, ses nichons sublimes, plus un tas de petits trucs dont elle a le secret, j'ai accepté de rejoindre leur confrérie, accompagné par mon ange gardien revenu du purgatoire pour veiller sur votre héros vénéré, j'ai nommé, Hank, alias le Vieux, alias Chinasky, alias... Henry Charles Bukowski en personne.

À peine arrivé, j'apprends qu'Athanagor s'est fait dessouder, et qu'il n'était pas le premier. Comme j'écris des polars, on décide que je mènerai l'enquête, accompagné en outre de Charline, Lizzy et Inanna... Pendant que Hank se rend en enfer pour essayer de retrouver Athanagor sans succès, je me fais empapaouter par la redoutable Daphné Pink qui a dans l'idée de remplacer son clébard par ma pomme. Elle confie à deux têtes pleines d'eau le soin de s'occuper de mon dressage, sauf qu'au dernier moment Hank et les filles débarquent et me sortent de là.

Après un brainstorming vitaminé à la turlute, nous décidons que Hank se lancera à la poursuite de la Pink Panthère tandis que Radagast m'ouvrira les portes des enfers olympiens, où

normalement devrait se trouver Athanagor. Et les filles, dans tout ça ? Ben je dois vous dire, mes zamours, qu'on les a perdues de vue quelque temps... Alors, au moment où débute cet épisode, vous apprenez, ô lecteurs de mon cœur, qu'Inanna fricote avec Olaf de Sinope VI, et vous en savez plus que Hank et moi, parce que nous, sur ce coup... ben on est totalement aux fraises, comme disait Grouchy, qui selon la légende bouffait des fraises au lieu de marcher au canon pendant la bataille de Waterloo ; collation innocente s'il en est, mais qui a changé la face du monde. « Petites causes, grands effets ! » comme disait ma grand-mère...

⋆

Ma descente aux enfers, donc...

Radagast m'avait conduit dans les sous-sols de la Loge, devant une petite porte en bois qui ne payait pas de mine. Il l'avait ouverte avec une petite clef en forme d'étoile à cinq branches et m'avait accompagné dans un souterrain jusque devant un escalier de pierre en colimaçon totalement plongé dans le noir. Il alluma une torche...

— Euh, Rad', on ne peut pas prendre une torche électrique ?

— Hein ? Si, bien sûr ; pardonne-moi, je n'y avais pas pensé...

— Vous avez vraiment le goût du gothique, les mecs...

— Ben tu sais, on reste quand même vachement attaché à la Tradition... Mais tu as raison, je vais aller te chercher une lampe.

— Pendant que tu y es, ramène-moi des croquettes pour chien.

— Des croquettes ?

— Pour Cerbère... Le clebs, il ne bouffe qu'une fois tout les mille ans : pas étonnant qu'il soit féroce... Un paquet de Frolic et une boîte de Canigou, je suis sûr que lui et moi on va devenir potes.

— C'est pas con... Tu as des pièces, pour Charon ?

— J'ai un bifton de cinquante euros...

— Ah ouais... Une fois, y a un con qui a voulu lui faire un chèque...

— Et ?

— Et il attend toujours pour son embarquement.

Radagast revint avec une lampe, une boîte de Frolic et un os en buffle.

— Je suis désolé Brod', je n'ai pas trouvé de Canigou.

— T'inquiète, ça ira, mon Frère...

— Bonne chance, Brodsky.

⋆

Comme prévu, Cerbère et moi sommes devenus les meilleurs amis du monde. Il remuait la queue quand je l'ai quitté, et j'ai eu droit à une léchouille à trois langues. Il puait grave de la gueule, le pauvre, et je me dis que la prochaine fois il faudrait que je descende avec un truc pour l'haleine des chiens.

Charon a pris le billet sans dire un mot, l'a retourné dans tous les sens en pensant à une arnaque, puis son visage s'est illuminé d'un sourire sans dents. Il m'a fait monter dans sa barque pourrie et on est partis.

— Ça fait combien de temps que tu fais ce taf ? j'ai demandé, histoire de passer le temps.

— Environs 5 000 ans, qu'il m'a répondu.

— Ça rapporte ?

— Pas trop... Mais je dépense rien.

Je le regardai de sa tête hirsute à ses pieds dégueus : c'était sûr, il ne dépensait rien. Même moi, j'étais mieux sapé. « Faudrait que tu penses à ta garde-robe. » m'avait dit Charline avant que je parte. J'avais répondu que c'était pas la peine, dans la mesure où je portais pas de robes... Elle m'avait traité de macho, puis elle avait boudé. Alors, j'avais promis. Là, je me disais que j'aurais dû l'emmener avec moi. Elle aurait vu ce que c'était que des « fringues d'enfer ».

— Tu sors jamais d'ici ?

— Pour faire quoi ?

— Ben, je sais pas moi... Aller au ciné, draguer les gonzesses...

Il me regarda d'un œil torve.

— Vous avez vraiment des passe-temps idiots, vous, les humains !

— Attends, Charon, ne me dis pas que depuis tout ce temps...

— Quoi ?

— Les gonzesses, merde !

— Quoi, les gonzesses ?

— Tu es encore puceau ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, Brodsky...

Je laissai tomber.

Pour la description des enfers, je vous laisse vous démerder avec Dante qui l'a fait de façon magistrale. Pas envie de répéter... Disons que c'est moche, sordide, que ça suinte l'angoisse, la tristesse et le désespoir... Et que chez les Grecs, y a que ça. Pas de paradis, ni de purgatoire. Pas étonnant que les clients aient fini par émigrer ailleurs en fin de compte. Dans le genre religion sans espoir, là, on était dans le top du top. Et puis surtout, il faisait froid... Bref, c'est avec une satisfaction certaine que j'arrivai à la fin de la traversée.

Une silhouette nous attendait sur la rive, qui nous fit de grands signes de la main. Je n'en crus pas mes yeux, mes zamours ! Athanagor en personne nous attendait...

— Descends pas, Brodsky, c'est moi qui monte...

— Hein ? dit Charon, c'est quoi ce bordel ?

— Ton Boss a dit que j'avais le droit de remonter, répondit Athanagor. Tiens, voilà mon bon de sortie.

— Mais... c'est jamais arrivé !

— Ah ouais, dis-je subtilement, et Eurydice ?

— Elle est revenue vite fait.

— Ouais, mais lui, non. Je me suis arrangé avec le fils du Patron.

— Putain d'époque, répondit Charon, et putain de fils à papa...

— Oh dis donc, tu veux que je fasse un rapport, le vioque ?

— Euh non, ça va...

— Non, ça va pas. Ramène-nous fissa de l'autre côté et rends-moi mes cinquante euros. De toute façon, t'en as pas besoin.

— Quoi ?

— Sinon je dis au fils d'Hadès que tu l'as insulté ; et crois-moi, ça va chier pour ton matricule !

Je récupérai mon flouze et nous repartîmes dans l'autre sens.

— Alors, Frère Athanagor, tu adores toujours ce que je fais ?

— Tu m'étonnes... Cela dit, j'aurais bien aimé que tu charmes le maître des lieux avec une de tes chansons.

— Ouais... Mais non ; ça, je le sentais pas trop...

— Pourquoi t'es venu me chercher ?

— On va en discuter, mais pas ici ; et pas en arrivant, c'est trop risqué. Faut que je te mette au vert, dans un coin bien tranquille.

— Ces Messieurs sont arrivés, déclara Charon mielleusement en se courbant comme un valet de Molière. Et s'il vous plaît, Monsieur Brodsky... Pas de rapport... S'il vous plaît...

On est descendus sans un mot, Athanagor et moi, hautains et méprisants, et on l'a laissé dans les affres du doute. Je sais, lecteurs de mon cœur, c'est pas bien, c'est pas gentil, c'est cruel... Mais qu'est-ce que c'était bon !

Hank se déchaîne

L'exfiltration d'Athanagor ne fut pas très difficile, en réalité. L'aller-retour aux enfers avait duré moins de cinq heures, et c'est au petit matin que nous arrivâmes dans les sous-sols de la Grande Loge Olympienne. Restait à en sortir avec le plus de discrétion possible afin que personne, hormis Radagast, ne puisse savoir que l'opération avait réussi. Il était évident que l'assassin ou ses complices faisaient partie de la confrérie, et que par conséquent le retour d'Athanagor parmi les vivants allait entraîner des réactions dont l'hostilité n'aurait d'égal que le vice et la sauvagerie. Or, en tant que victime, et de la manière dont il avait été occis, il était quand même le témoin capital qui allait nous permettre de mettre hors d'état de nuire celui qui butait les meilleurs écrivains de la boîte depuis plusieurs mois.

Comme je l'avais dit à Radagast avant de descendre, j'avais bien ma petite idée sur le coupable, sauf que je n'avais en ce qui le concernait ni mobile, ni la moindre idée du mode opératoire.

Oh, je te sens trépigner, lecteur de mon cœur. Tu te dis « Mais à quoi joue-t-il, nom de Zeus ! Il a Athanagor sous la main, que ne l'interroge-t-il pas ? Pourquoi nous fait-il languir et surtout perdre notre temps si précieux en écrivant autant de phrases inutiles alors que nous avons soif de connaissance et d'action ? » Ben... c'est que mon éditeur a été formel : pas moins de douze mille signes par chapitre. Alors forcément, ça impose qu'on se gratte un peu la tête et qu'on se fasse chauffer les neurones afin d'allonger la sauce.

Et puis surtout, soyons sérieux : si je t'annonce comme ça, dès le second chapitre, qui est le coupable, tu m'avoueras quand même que côté suspens, pour un auteur de romans policiers, ce serait quand même prendre « un peu » les lecteurs pour des imbéciles ! Donc, reste zen, ô lecteur chéri... Je vais te faire une confidence : Athanagor va nous dire tout ce qu'il sait avant la fin de ce chapitre ; et toi, tu ne sauras toujours pas le nom du coupable.

⋆

Nous voilà donc planqués, mon unique témoin et moi, dans un hôtel Formule 1 au milieu d'une Zone d'Activités Commerciales, c'est à dire un endroit où les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent viennent claquer le peu qu'ils ont avant que l'État ne vienne leur piquer ce qui leur reste. Nous sommes assis tous les deux sur le bord d'un grand lit à deux places dont l'occupation habituelle est de servir de refuge aux amants désireux de s'ébattre loin des centres-villes, des femmes trop exclusives ou des maris trop susceptibles. Mais soyons clairs tout de suite : ce n'est nullement le cas ici. Je suis ici pour recevoir le témoignage d'Athanagor, et uniquement pour cela. Tu vois, lecteur adoré, tout vient à point à qui sait attendre...

— Alors, si tu me disais par qui et comment tu t'es fait trucider ?

— Ben, j'aimerais bien te rendre ce service, Brodsky, surtout après ce que tu viens de faire pour moi. Hélas, je n'en ai aucune idée...

— Comment ça ?

— Ben, en réalité, je n'ai jamais vu leur tête...

— Tu veux dire qu'ils étaient plusieurs ?

— Au moins deux : un homme et une femme.

— Raconte-moi comment ça s'est passé.

— Eh bien... j'ai reçu dans ma boîte à lettres électronique un curieux message émanant d'une certaine Omphale, totalement inconnue. Elle prétendait me connaître et être fascinée par mes

écrits. Elle promettait, si je lui faisais confiance, de me procurer des plaisirs insoupçonnés.

— Et bien sûr, tu as accepté.

— Tu parles, que j'ai accepté !

— Sans la connaître ?

— Faut pas me juger, Brodsky... Tu sais, ça fait des années que je me la mets sous le bras ou que je dors sur la béquille ; alors forcément, là...

— Ouais, tu étais vulnérable...

— Tu sais, un écrivain, c'est d'abord un grand fantasmeur... On écrit des trucs incroyables, et le public qui ne connaît pas notre vie s'imagine qu'elle est semblable à nos histoires. Mais la réalité, c'est que si on écrit ce genre de machin...

— Ouais je sais...

— Alors quand ce genre d'occasion se présente, on a tendance à perdre un peu la tête.

— Ouais... Et alors ?

— Je devais me tenir à sa disposition, dans la salle d'initiation, totalement à poil et les yeux bandés.

— Ce que tu as fait, bien entendu.

— Ce que j'ai fait, oui. Putain, Brodsky, me regarde pas comme ça !

— Non, je comprends, ne t'en fais pas...

— Elle est arrivée. J'ai entendu ses talons, senti son parfum... Elle a caressé mes épaules, puis mon torse avec ses ongles... J'ai eu des frémissements pas croyables.

— Tu m'étonnes... Elle a parlé ?

— Non. Pas un mot pendant la séance.

— Comment peux-tu jurer que c'était une femme, alors ?

— Je l'ai entendue rire, arrivé un moment...

— Tu pourrais identifier la voix ?

— Si j'entendais son rire à nouveau, sûrement. Mais pas autrement, je crois...

— Ensuite, que s'est-il passé ?

— Elle m'a enchaîné, puis elle s'est amusée un long moment, d'abord avec ses ongles, et puis je crois qu'ensuite elle a utilisée des plumes.

— Et ton cœur a lâché...

— Non mais, tu rigoles ? Il m'en faut plus que ça ! Non, mon Frère... Je me suis mis à bander comme un taureau. Et c'est alors...

— Oui ?

— C'est alors qu'elle a éclaté de rire et qu'elle est partie. Je ne me suis pas affolé ; je pensais qu'elle allait revenir. Au bout d'un moment, j'ai entendu un autre pas derrière moi, plus lourd. On a retiré mon bandeau. Et alors...

— Et alors ?

— Et alors... une vision d'horreur ! Un mec se tenait devant moi, entièrement recouvert d'un costume de latex, avec une cape, un casque de Dark Vador et un fouet à clous à la main. « Bienvenue en Enfer, qu'il m'a dit ; ton heure est venue ! »

— Tu as reconnu sa voix ?

— Ben non... Sa voix était trafiquée à cause du casque.

— Ensuite ?

— Ben, qu'est-ce que tu crois ? C'est là que j'ai fait mon arrêt cardiaque.

— Une dernière question : Daphné Pink, tu connais ?

— Une nana en contrat avec la boîte, mais je ne l'ai jamais vue.

Et voilà... Mes soupçons se confirmaient. On était face à un couple de pervers sadiques, membres de la boîte, qui pour d'obscures raisons avaient décidé d'éliminer les écrivains un peu trop talentueux. Athanagor n'avait pu identifier personne parce qu'on s'était débrouillé pour qu'il ne puisse pas reconnaître qui que ce soit. Une question, juste comme ça, mes zamours : pourquoi Madame Pink aurait-elle tenu à ne pas se faire voir d'un bonhomme qui ne la connaissait pas, surtout si c'était pour l'envoyer en enfer une

heure après ? D'autant plus que ça ne lui ressemblait pas trop... J'avais plutôt l'impression que son trip était d'approvisionner son chenil (ou celui de ses copines) en chiens de race. Donc j'avais envoyé Hank sur une fausse piste, et je n'avais plus qu'à espérer qu'il n'allait pas se foutre pour rien dans la gueule de la louve.

Mon portable sonna : Radagast.

— Ouais ?

— Brodsky... Faudrait que tu te pointes rapidement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Lioubov a disparu ; on est sans nouvelles de lui depuis hier, et il est injoignable sur son portable.

— OK. Préviens les filles, j'arrive.

— Ben...

— Ben quoi, Rad' ?

— Ben elles aussi...

— Quoi, « Elles aussi » ?

— Disparues !

Quand les choses se corsent – comme disait Bonaparte – il convient de prendre les bonnes décisions. Rejoindre Radagast, c'était laisser Hank se démerder tout seul. Certes, il ne risquait pas de mourir, et il avait plus d'un tour dans son falzar. Mais quand même, coupable ou pas du crime d'Athanagor, Daphné Pink n'en restait pas moins terriblement redoutable.

D'un autre côté, si la disparition de Lioubov posait problème, celle des filles – et surtout celle de Charline – me mettait dans tous mes états. Bon, toi, lecteur, tu sais qu'Inanna était partie rejoindre Olaf ; mais moi, je n'en savais rien. Et Hank, lui, ne savait pas qu'il était cocu... Quant à Charline et Lizzy, que s'était-il donc passé ?

Je décidai quand même d'aller chercher Hank tout en demandant à Radagast d'essayer de se mettre sur la piste des filles et de Lioubov. Puis je téléphonai à Athanagor pour lui intimer de rester planqué dans sa piaule mais de se tenir prêt à rappliquer au cas où...

Et maintenant mes zamours, direction le château de la Pink Lady... Mais il est temps d'apprendre ce que le Vieux avait fabriqué pendant mon voyage au centre de la Terre. Parce que, pas un message, ni sur le portable ni par télépathie, franchement, c'était pas dans ses habitudes...

⋆

Arrivé aux portes de la villa, je sus tout de suite que Hank avait opéré avec toute sa délicatesse coutumière. La porte d'entrée était fracassée, et le majordome – dans la même tenue que celle qu'il avait lors de notre première rencontre – gisait dans le hall d'entrée, mis KO par un magistral bourre-pif dont ma brute préférée avait le secret. Dans l'un des couloirs, Nick la Trique était également étendu, ayant visiblement son deuxième round, et dans le petit salon son compère dormait comme un bébé sous les débris de ce qui avait dû être un fauteuil Voltaire finement ouvragé.

J'arrivai dans la salle à manger où je trouvai Hank, la chemise déchirée, accoudé au bar devant une bouteille de sky à moitié vide.

— Qu'est-ce que tu fous là, Hank ?

— Je reprends des forces.

— Et Daphné ? Ne me dis pas qu'elle s'est encore tirée ?

— Oh, que non ! Elle est là haut, dans la chambre, cette satanée panthère... Mais pas moyen de la faire parler.

— Tu veux que je te relaie un moment ?

— Ouais... T'as qu'à faire le gentil. Moi, ça fait deux heures que je fais le méchant, sans aucun résultat.

Je montai les marches qui menaient à la chambre. La chambre des supplices, pour le coup. Hank l'avait menottée, à poil sur une chaise. Elle avait les cheveux complètement défaits, un coquard sur l'œil gauche, le corps couvert d'ecchymoses, mais elle restait belle et sexy en diable, toujours aussi dangereuse. Dès je franchis le seuil de sa porte, elle éructa :

— Ah, te voilà, espèce d'enfoiré !

— Écoute, Daphné, faut pas le prendre comme ça... Tu as voulu jouer, tu as perdu. Je t'avais prévenue.

— C'est moi qui te préviens, Brodsky : tu...

— Allons, allons... On se calme. Tu réponds à mes questions, gentiment cette fois, et on te fout la paix.

— J'ai déjà tout dit à l'autre taré...

— Bon, j'avoue, Hank est un peu brut de décoffrage ; mais en même temps, fallait pas lui envoyer tes guignols. Et encore, il s'est retenu, là... Il n'a pas sorti sa sulfateuse à pruneaux : il s'est contenté d'envoyer quelques mandales dont tes esclaves finiront par se remettre.

— Je te promets que toi, Brodsky, le jour où je te tiendrai entre mes mains, tu ne t'en remettras pas !

— Ben tiens, voyez-vous ça... Comment tu disais, la dernière fois ? Ah oui : « Pauvre petite chose... » Bon, Daphné. Athanagor...

— Ce n'est pas moi, je te l'ai déjà dit.

— Mouais, je ne suis pas loin de te croire... Seulement voilà : tu travailles dans la boîte ; tu sais forcément des choses.

— Je ne sais rien, je te l'ai déjà dit...

— Écoute : Lioubov, Charline, Lizzy et Inanna ont disparu ; et franchement, je serais toi, je me mettrais à table vite fait. Parce que celui qui s'amuse à buter tous les écrivains de la maison finira un jour ou l'autre par s'en prendre à toi.

— Tu as bien dit qu'Inanna avait disparu ? dit la belle en ricanant.

— Oui, entre autres...

— Tu as entendu parler d'Olaf de Sinope VI ?

— Non.

— Ça ne m'étonne pas. Pauvre petite chose...

— Accouche, Daphné, ou je rappelle mon pote.

— C'est un vieux maboul qui a été mon amant avant de perdre la tête. Monté comme un âne...

— Et ?

— Il a monté une secte dont le but est de détruire Lioubov et ses sbires qui se prennent pour des dieux.

— Quel rapport avec Inanna ?

— Inanna est sa maîtresse, imbécile ! Maintenant, c'est tout ce que je sais. Détache-moi.

— Pas question, Daphné, tu es trop dangereuse. Tu attendras que tes domestiques se réveillent. Bisous, ma belle...

— Brodsky... L'histoire n'est pas terminée. Je te promets qu'on va se retrouver bientôt, et que je vais m'occuper de toi.

— Arrête, tu m'excites...

— Fanfaronne tant que tu peux... Mais je te jure qu'un jour je te ferai ramper à mes pieds.

— Mouais... ça m'étonnerait. *Adieu, ma jolie...* [2]

— À bientôt, Brodsky.

Je redescendis les marches quatre à quatre et chopai Hank qui attaquait la bouteille de gin.

— Allez, mec, faut faire fissa !

— Tu as des news ?

— Un peu, ouais. Ton Inanna...

— Quoi, elle est en danger ?

— Non, couillon ! Elle te baise depuis le début.

— Ben je sais, on n'arrête pas...

— Putain, Hank, t'es vraiment trop con des fois !

2. Titre d'un roman noir de Chandler ; les puristes avaient compris, bien sûr.

De Charybde en Scylla

— Allô, Brodsky ? C'est Lizzy.

— Lizzy ? Mais t'es où, bordel ? On vous cherche partout...

— Tout va bien, mais...

— Attends, je te passe Hank ; je suis au volant, là... Pas envie de me faire arrêter par les flics.

— Allô, Démone, comment ça va ma cocotte ?

— Ça va Hank, pas de soucis... Vous êtes où ?

— On vous cherche... Radagast ne vous a rien dit ?

— Radagast a disparu.

— C'est quoi, ces disparitions bidon pour réapparaître une heure après ?

— De quoi tu causes, Hank ?

— Ben Lioubov, puis Charline, Inanna et toi ; et maintenant Radagast...

— Bon, alors on se calme... Lioubov n'a pas disparu : il s'est planqué, et Charline est avec lui. Par contre, Radagast n'est pas joignable.

— Il est sûrement dans un coin où son portable ne capte pas.

— Vous avez retrouvé Athanagor ?

— Oui, pas de problème ; et on pense savoir qui a buté tout le monde. Je te donne l'adresse où on l'a planqué ; va le chercher et mets-le à l'abri avec les autres. Nous, on va s'occuper du méchant.

— Vous ne voulez pas que je vienne avec vous ?

— Non, il vaut mieux que tu planques Athanagor. On va être face à toute une armée, et ça va sûrement défourailler un peu.

— Vous êtes armés ?

— On a tiré les flingues des gorilles de Pink, et on sait tirer. T'en fais pas, ma cocotte.

— Je ne suis pas ta cocotte...

— Oh, Démone...

— NON !

— OK...

— Je suis qui ?

— Démone, s'il te plaît...

— JE SUIS QUI ?

— Tu es ma Maîtresse.

— C'est mieux... Allez, à tout à l'heure, et soyez prudents...

Hank coupe le portable. Je me marre...

— Quoi encore ? Qu'est-ce que t'as, Brodsky ?

— Tu veux vraiment que je te dise, Hank ?

— Non. Ferme ta gueule.

⋆

On a roulé pendant deux heures au milieu de la campagne afin de trouver le trou du cul du monde dans lequel s'étaient établis Olaf de Sinope VI et sa secte. Quand je dis « trou du cul », je n'exagère en rien, lecteur de mon cœur. Pour un citadin comme moi qui carbure aux hydrocarbures parisiens – les meilleurs du monde selon la propagande d'Airparif – ceux qui ont la double vertu de soigner les cancers et de mettre de bonne humeur en permanence, le fameux « air pur » de la campagne, c'est une arnaque dans laquelle il ne faut pas tomber. Air purin, ce serait plutôt. La campagne, avec tous les engrais et tous les pesticides qu'on y déverse, ça sent pire que les égouts de Paris à l'époque des Misérables. Oui mes zamours, je peux bien vous le dire : ça sent pire, et ça s'empire.

— Bon, alors on s'y prend comment ? demande le Vieux, toujours excité à l'idée de dérouiller du crétin en se dérouillant les poings.

— T'emballe pas trop, Hank : rien ne prouve que ce maboul et ses dindes sont réellement dans le coup.

— Ben, t'as entendu ce qu'a fini par avouer la « Princess » : Olaf veut flinguer Lioubov et ses potes.

— Mouais... Mais d'une part, rien ne prouve qu'elle nous a dit la vérité ; et d'autre part, même si tout ça est vrai, rien ne prouve que c'est lui.

— T'as d'autres suspects ?

— Au moins un autre.

— Ah ouais, je vois... Monsieur le grand auteur de polars a les boules. Monsieur pensait avoir percé l'énigme grâce à son cerveau génial, et Monsieur est en rogne parce qu'il s'est planté.

— Monsieur a retrouvé Athanagor et fait parler la suspecte. Et toi ? À part balancer des châtaignes et tirer deux déesses dont l'une t'a cocufié, tu as servi à quoi ?

— Hé... Qu'est-ce qui te prend, Brodsky ? Tu as les nerfs, on dirait...

— Je m'inquiète pour Charline.

— Puisqu'on t'a dit qu'elle était à l'abri.

— Mouais...

— On arrive, Brod'. Regarde-moi ça... Mais... c'est plein de gonzesses, ici !

— Mouais... J'ai l'impression qu'il n'est pas maboul du tout l'Olaf, si tu veux mon avis. Un peu tordu, totalement pervers. Mais con, sûrement pas...

À peine garés, nous nous retrouvons cernés par une quinzaine d'amazones, les nibards à l'air, avec juste un petit pagne pour protéger leur foufoune des intempéries. Hank, ce vieux cochon, jubile :

— C'est pas avec nos flingues qu'on va devoir tirer, Brodsky !

— Ouais, ben évite de sortir ton automatique pour l'instant ; on va essayer de parlementer.

J'explique à celle qui mène l'escouade que nous venons voir Sa Majesté Olaf de Sinope VI et que nous désirerions être conduits près de lui. Nous sortons de la caisse et nous suivons sagement les drôlesses. Hank écarquille les yeux et a bien du mal à laisser les mains au fond de ses poches.

On nous amène près d'une épave de bagnole déglinguée perdue au milieu du champ, et nous en voyons descendre une espèce de géant drapé élégamment dans une toge aussi blanche que ses cheveux et sa barbe hirsute. Hélas, je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que mon ange gardien déclenche illico les hostilités :

— C'est toi, Olaf de Synopsis ? qu'il demande sur un ton qu'on pourrait qualifier de « peu amène » si le mot peu n'était pas de trop.

— Qu'est ce qui t'amène en ces lieux, mortel ?

— Bon, pépère, autant te le dire tout de suite ; je ne suis pas mortel : je suis DÉJÀ mort. Ça te les coupe, hein ?

— Je comprends mieux l'odeur de charogne qui a envahi les lieux, répond le géant sur le même ton.

— Tu peux répéter ce que tu viens de dire, espèce de gros poussah ?

— Ôte-toi de mon soleil, pour commencer ! Olaf ne peut supporter de vivre dans l'ombre d'un imbécile.

Bon, mes zamours, c'est pas la peine, je crois, que je vous fasse un dessin. Vous imaginez aisément la réaction du Vieux. Sa droite est partie comme un éclair vers la trogne du barbu. Sauf que là, surprise... Le mec n'a pas bougé d'un pouce. Il est resté droit, digne, ses deux jambes de Terrien bien plantées au sol. Passé l'effet de surprise, Hank a enchaîné par un coup vicieux au foie dont il a le secret. Même résultat. C'est alors qu'Olaf de Sinope le sixième a répliqué d'un direct en pleine face et que mon compère s'est retrouvé le cul par terre. Pas pour longtemps... En habitué qu'il était des combats inégaux dans l'arrière-cour des bistrots borgnes, il s'est relevé d'un bond et a plongé dans les jambes du Gigantesque

Guide, réussissant à lui faire perdre l'équilibre. Nos deux lutteurs étaient désormais au sol...

— Brodsky !

Je me retournai, et... je vis Radagast qui s'avançait vers moi, accompagné d'Inanna.

— Il faut qu'on parle, mon Frère... Il est temps qu'on te mette au parfum de certaines choses. Suis-nous.

— OK, je vous suis ; mais je vous préviens tous les deux : vous avez intérêt à être convaincants.

— Hank ne vient pas avec nous ? demanda Inanna.

— Bah, regarde-le, il s'amuse bien... Je crois qu'il retrouve sa jeunesse. Et puis je ne suis pas certain qu'il ait la même patience que moi-même envers toi.

Je les ai suivis dans une espèce de tente dressée pas loin de là. On s'est assis tous les trois, façon chefs de tribus indiennes, avec Inanna dans le rôle de la squaw... Radagast sortit de sa toge une espèce de long calumet...

— Tu permets, Brod' ? Il est temps de signer un important pacte d'alliance. Et une petite fumette s'impose.

— Qu'est-ce que c'est que le tabac que tu nous prépares ?

— Oh, rassure-toi : c'est un petit mélange de mon invention. Tout d'abord, parce que désormais on n'a plus le droit de fumer de tabac dans un roman ou un film à moins de faire partie des méchants, et ensuite parce qu'on n'est pas des drogués.

— Alors c'est quoi ?

— Eucalyptus et gingembre... Eucalyptus pour l'odeur, et gingembre pour rester en forme.

— La forme par les plantes ! déclara Inanna en rigolant.

— Bon, et si vous m'expliquiez ce qu'on fout là ?

⋆

Athanagor était en train de lire un de mes bouquins, allongé sur le lit de sa chambre Formule 1 quand un grattement à sa porte le fit sursauter.

— Atha ? C'est Lizzy... Ouvre, c'est Brodsky qui m'envoie.

— Lizzy ? Entre, ma belle... Putain, je suis content de te voir !

— Tu vas bien ?

— Aussi bien qu'on peut après avoir quitté le royaume des morts.

— C'était comment ?

— Affreux, sordide, angoissant : je déconseille la location dans un coin pareil.

— Ben oui, mais en même temps, on finira tous par se retrouver là-bas...

— Je me pose la question de plus en plus sérieusement.

— Laquelle ?

— Changer de religion...

— Tu es sérieux ?

— Oh, que oui !

— Tu ne vas quand même pas opter pour aller t'emmerder au milieu des culs-bénis du Paradis chrétien ?

— Ben, entre les culs-bénis et les culs gelés, je ne sais pas ce qui est préférable... Je crois que je vais me mettre au Shintoïsme, ou étudier le Tao.

— Bon, on reparlera de tout ça une autre fois. Prépare tes affaires, on se tire.

— Où ça ?

— Lioubov a trouvé une planque. On va le rejoindre ; Charline s'y trouve déjà.

⋆

— Ne me regarde pas comme ça, Brodsky, commença Inanna ; si j'ai quitté la Confrérie, ce n'est pas par ambition personnelle.

— N'empêche que te voilà désormais reine des amazones.

— Et alors ?

— Et alors, si j'ai bien compris, votre but est de détruire la Grande Loge Olympienne.

— La Grande Loge n'avait qu'un objectif, Brodsky : retrouver son pouvoir d'antan ; et pour ce faire, détruire toutes les autres religions. Alors c'est vrai, nous sommes – ou tout au moins nous étions – en guerre.

— Et là, vous ne l'êtes plus ?

— Elle ne représente plus un réel danger pour l'instant.

— Ben forcément : vous avez buté pas mal de ses membres, et les autres sont contraints de se planquer.

— Ce n'est pas nous, Brodsky.

— Brodsky, ce qu'il faut que tu saches, c'est que les victimes des meurtres qui ont eu lieu ces derniers mois ont toutes un point commun.

— Lequel, Rad' ?

— Ils étaient tous membres du Collège des Officiers, le Haut Conseil de la Loge : notre gouvernement, si tu préfères.

— Qui aurait eu intérêt à les buter ?

— Forcément l'un des membres du Collège... Les autres ne sont que des auteurs, comme toi. Des écrivains sous contrat qui n'ont aucun intérêt à voir les autres mourir.

— Bien. Alors, l'étau se resserre... Qui reste-t-il ?

— Il n'en restait que deux : Lioubov et moi. Et maintenant que tu l'as ramené des enfers, Athanagor.

— Bon. Alors, résumons... Ça ne peut pas être toi, sinon tu ne me dirais rien de tout cela, et tu ne serais pas en train de faire la paix avec Inanna.

— Bien vu.

— Athanagor a été tué ; donc... Lioubov ! Putain, Charline se trouve actuellement avec lui !

— Ne va pas trop vite dans tes conclusions, Brod' ; il reste encore une possibilité.

— Laquelle ?

— Athanagor prétend avoir été assassiné ; or, il n'est pas capable de dire qui est son agresseur. Il aurait pu manipuler tout le monde...

— Je n'y crois pas trop ; mais si tu dis vrai, Lizzy est actuellement entre ses mains.

— Oui, reprit Inanna. C'est l'un ou l'autre, quoi qu'il en soit. Et dans tous les cas, nous avons à faire à un esprit retors. Maintenant...

— Maintenant, il va falloir agir ; et surtout faire le bon choix !

⋆

Assis à la place du mort – et pourtant à présent bien vivant – Athanagor regardait Lizzy conduire sportivement la puissante voiture qui les emmenait rejoindre Charline et Lioubov.

— Alors, Lizzy, elle est où la planque de Lioubov ?

— Oh, dans un endroit sûr, ne t'inquiète pas. Personne ne viendra t'y chercher...

— Tu en es certaine ?

— Tu as lu les nouvelles de Charline ?

— Certaines d'entre elles, pas toutes.

— Il y en a une qui se passe sur un bateau...

— Ça ne me dit rien.

— C'est l'histoire d'une femme qui embarque pour aller on ne sait où, et qui au bout de quelques jours commence à ressentir une forme d'angoisse indicible, qui peu à peu se transforme en terreur.

— Et alors ?

— Et alors, l'angoisse monte, de plus en plus...

— Et ça se termine comment ?

— Ça ne se termine pas.

— C'est pas gai, dis donc...

— Non, c'est totalement flippant !

— Et alors ?

— Et alors, le bateau existe.

— Comment ça ?

— Le capitaine du bateau, c'était Lioubov. À cette époque, Charline et lui ne se connaissaient pas.

— Tu veux dire que cette histoire est vraie ?

— Presque. Charline avait quitté la Russie à cause d'un chagrin d'amour. Elle se bourrait de cachets et picolait plus que de raison, ce qui l'amenait à avoir parfois des crises de profonde angoisse. Lioubov l'a trouvée un matin inanimée dans sa cabine. Tu le connais... Il l'a recueillie, il a pris soin d'elle...

— Il l'a sautée...

— Sûrement ; peu importe. C'est comme ça qu'elle est entrée dans la Loge Olympienne.

— Et donc, là, on va sur le bateau...

— Oui ; on n'attend plus que nous. Dès notre arrivée, on lève l'ancre et on se tire en mer.

— Sans attendre Brodsky et Hank ?

— Je les préviendrai par téléphone. Nous, on disparaît et on leur laisse le champ libre pour mener l'enquête.

— C'est pas cool, quand même...

— Pourquoi ?

— Ben, pour Charline... Je veux dire qu'elle a vécu l'angoisse sur ce rafiot, et là elle risque d'être replongée dans ses souvenirs.

— Bien fait pour elle ; ça lui rabaissera son caquet ! s'exclama Lizzy en éclatant de rire.

Un éclat de rire qui glaça le sang d'Athanagor.

— Tiens, on dirait que tu commences à comprendre, le ressuscité... Tu as mis le temps. Si tu veux mon avis, tu aurais mieux fait de rester aux enfers, parce que cette fois tu vas vraiment souffrir ! Et crois-moi, on va te faire durer longtemps...

Final

Et voilà, lecteur de mon cœur, tu sais tout.

Quant à moi, ça faisait un petit moment que je m'en doutais. En nous laissant mener l'enquête dans l'enfer chrétien sans broncher, Lioubov nous avait à l'évidence laissé suivre une fausse piste. Sans compter que c'était lui qui m'avait mis sur la voie de Daphné Pink. Je voyais mal Athanagor prendre le risque de mourir en imaginant que j'irais le rechercher au royaume d'Hadès.

Nous savions que c'était un couple qui avait opéré ; or Inanna et Charline étaient toutes les deux hors de cause. Restait Lizzy... Ne restait plus qu'à les trouver. Et là, lecteur de peu de foi, tu te demandes bien comment il m'allait être possible d'opérer ce miracle. Ah, la-la... Mais pour qui donc me prends-tu ?

J'avais discrètement glissé un mouchard dans la veste d'Athanagor au cas où le tueur le trouverait le premier. Un de ces trucs qui permet aux maris jaloux de pister leur femme et d'être certains qu'elle est bien chez le coiffeur et pas chez son amant lorsqu'elle sort de chez elle. Et le mouchard indiquait... Le Havre. Donc un port, donc des bateaux. Oui, je sais, un bateau parmi des centaines d'autres, ça risquait quand même d'être compliqué. Sauf que sur ce coup-là, la môme Inanna avait été sympa. Elle aimait bien Charline, et je crois qu'elle aimait bien Hank également. Alors c'est une centaine d'amazones qui débarquèrent en ville avec moi pour le round final.

⋆

Pendant ce temps, Charline et Athanagor étaient enchaînés à fond de cale, totalement nus, à subir les sarcasmes de leurs bourreaux.

— Quel dommage que je ne puisse pas m'amuser un peu avec eux tout de suite, susurra Lizzy à l'oreille de l'ignoble Lioubov.

— Patience, ma belle, patience... Nous devons quitter le port au plus vite ; ensuite, ils seront à nous. Ne t'en fais pas.

— Mais pourquoi fais-tu cela ? demanda Athanagor. Cela n'a aucun sens...

— Aucun sens, en effet... ricana Lioubov. Mais vois-tu, la Loge avait un but : détruire toute forme de morale et de religion par le biais du sexe et de la débauche. Le temps est passé, et le but à été oublié. Vous n'étiez plus bons qu'à écrire pour le seul plaisir d'écrire.

— Mais c'était suffisant...

— Non, Charline ! Je suis Slave : en moi coule le sang du nihilisme et de la révolution. Vous avez failli à votre mission, vous deux, et tous les autres également. Il faut que la Grande Loge soit détruite pour être reconstruite ailleurs.

— Ailleurs ? Où cela ?

— À l'Est, dans un pays où quelques-uns de mes fidèles ont infiltré les instances politiques et qui n'attendent plus que ma présence pour faire un coup d'État et me nommer empereur.

— Quel pays ?

— Le Boukistan. Ah, Charline, comme tu m'as déçu... Je ne pensais pas que tu tomberais amoureuse de ce crétin de Brodsky ; je voulais faire de toi mon impératrice. Tant pis : Lizzy saura te remplacer avantageusement.

— Que comptes-tu faire de nous ?

— Vous offrir à Lizzy afin qu'elle s'amuse un peu le temps de la traversée. Ensuite, vos restes seront jetés à la mer. Elle aura de quoi s'occuper, avec les prisonniers politiques...

— Tu es ignoble !

— Ah-Ah-Ah-Ah-Ah...

— LIOUBOV, ICI BRODSKY. LE BATEAU EST CERNÉ ! TU N'AS AUCUNE CHANCE DE T'EN TIRER ; LAISSE SORTIR CHARLINE ET ATHANAGOR OU NOUS DONNONS L'ASSAUT.

Lioubov monta sur le pont et apparut tout sourire avec une bouteille de whisky à la main. Il jeta un regard autour de lui et constata que le bateau était bel et bien assiégé par les amazones, toutes armées de lances, frondes et couteaux. Il éclata d'un rire satanique...

— Ah, Brodsky... Mais tu délires, mon ami : si quelqu'un s'avise de monter sur le pont, je donne l'ordre à Lizzy d'occire les deux otages. Et tu aimes trop Charline pour prendre ce risque, n'est-ce pas ?

— Lizzy, ma poulette, c'est Hank ! Si tu les tues, le bateau sera quand même pris d'assaut et tu prendras une sacrée branlée. Alors que si tu fais le bon choix, je serai tout à toi jusqu'à la fin de mon purgatoire.

— Ah-ah-ah ! Vous bluffez, Messieurs.

— Oh que non, Lioubov : je crois aux dieux de l'Olympe, moi. Le jour de mon intronisation, tu m'as offert un brelan de dames. Tu n'en savais rien, mais c'est ma main fétiche au poker. Je n'ai jamais perdu avec. On y va, les filles !

Là, je dois dire que la montée d'adrénaline me secoua quand même terriblement. L'histoire de la main fétiche était vraie, mais j'avais quand même conscience que nous n'étions pas assis autour d'une table.

Comprenant qu'il avait de toute façon perdu la partie, Lioubov bouscula et renversa trois amazones, puis il se jeta à l'eau tandis que nous descendions dans la cale. Là, nous trouvâmes Charline et Athanagor délivrés. Lizzy se jeta dans les bras de Hank en pleurant.

— Pardon, mon amour, pardon... Il m'avait envoûté, je ne savais plus ce que je faisais.

— Mouais... fis-je en lançant un coup d'œil perplexe au Vieux.

— Ben, puisqu'elle te le dit, Brodsky !

— Et tu vas lui faire confiance ?

— C'est pas plus risqué que d'ordonner l'assaut de ce maudit rafiot.

Nous remontâmes sur le pont afin de voir si les amazones avaient capturé Lioubov ; mais non : apparemment, il avait coulé à pic et n'avait pas refait surface.

⋆

Athanagor devint le Grand Maître de la Grande Loge. Charline en devint la Grande Prêtresse, et Lizzy en fut temporairement bannie, ce qui ne l'empêcha pas d'emménager avec Hank qui en bava des ronds de chapeau, pour son plus grand plaisir.

Quant à moi, je fus propulsé Couvreur, ce qui consiste à veiller sur la sécurité de tout ce petit monde. Le danger était écarté.

La vie reprit avec ses cérémonies érotiques, ses initiations poilantes, et une production effrénée de littérature absolument géniale. Eh oui, lecteur de mon cœur, après la pluie venait enfin le beau temps. Et ce beau temps, nous étions bien décidés à en profiter dans notre éternité olympienne.

⋆

Deux mois après cette histoire, sur les rivages du Boukistan...

Une femme absolument superbe s'avance, suivie de quatre gardes du corps armés de fusils-mitrailleurs, en direction d'un vieil homme allongé sur le sable. À quelques mètres de lui se trouve un radeau de fortune qui, semble-t-il, lui a permis d'arriver jusque là. Le regard du naufragé examine un long moment les bottes impeccablement cirées qui se trouvent devant lui, puis ses yeux contemplent deux jambes parfaites. Il se redresse sur les coudes, et son regard croise alors celui de la femme : Daphné Pink.

— Alors vous avez réussi.

— Oui, Camarade Lioubov. Votre trône vous attend, mais je dois dire que nous étions inquiets.

— Allons, Mademoiselle Pink, vous savez bien que je suis immortel.

— Je suis en tout cas bienheureuse que vous soyez de retour.

— Moi aussi ; nous avons tant de choses à faire...

— J'ai cependant une requête à vous formuler, Camarade.

— Faites.

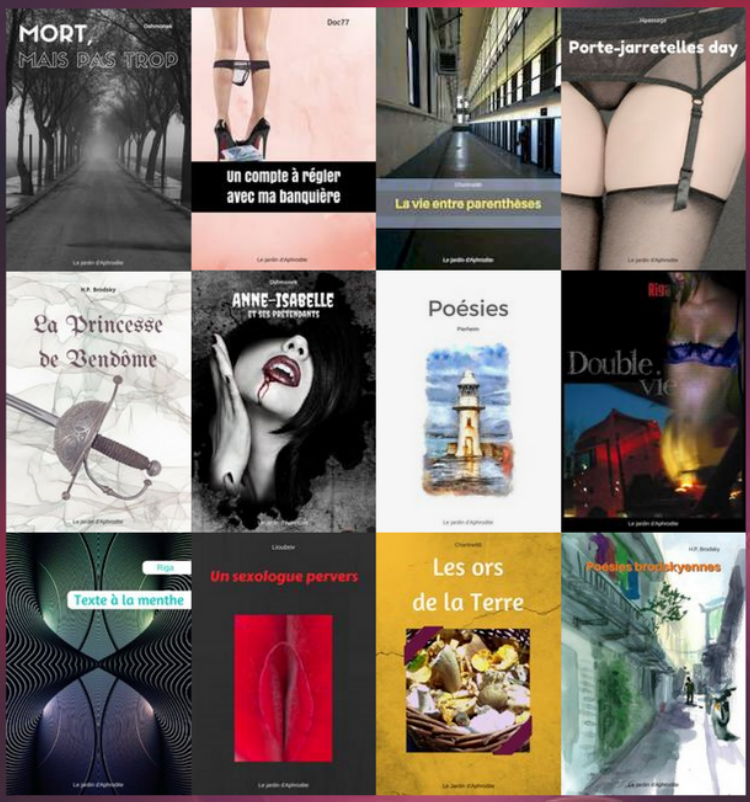
— Je veux Brodsky.

— Il est à vous, Daphné. Il se croit en sécurité ; ils se croient tous en sécurité, mais l'heure de la revanche sonnera bientôt.

Un nuage noir passa alors devant le soleil, et tous purent contempler les flammes infernales qui brillaient dans les yeux de Lioubov et de Daphné Pink.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite